

Fabrique de la littérature – Faculté des Lettres et Sciences Humaines - LIMOGES

Mémoire de Création

Écriture d'une nouvelle : *Entre deux vers*

Sous la direction de

Madame Milena Mikhaïlova

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier ma directrice de mémoire : Madame Milena Mikhaïlova pour son soutien, sa patience et ses conseils qui m'ont été précieux pour l'écriture de ma nouvelle et la rédaction de mon mémoire. Je voudrais lui exprimer ma gratitude et ma reconnaissance pour son attention et pour le suivi régulier de mon travail.

Je tiens également à remercier tous les professeurs et intervenants qui ont contribué au bon déroulement des enseignements du master FABLI et qui m'ont permis par la même occasion d'orienter mes travaux de recherche et de création.

Entre deux vers

Elle fixait ce grand miroir et l'image qui s'y reflétait. Je lui ai demandé :

« Qui êtes-vous ? »

Elle m'a regardé et a chuchoté : « Qui suis-je ? Je suis l'illusion du reflet qui se noie à travers le miroir, je suis les larmes que je bois et les rires que je régurgite, je suis l'expérience que j'inhale et le temps que je transpire, je suis les pensées que j'inspire ; je suis les mots que j'expire.

Je ne suis personne et tout le monde à la fois, je suis la peine et la pénombre, je suis l'insolence et la solitude ; l'incertitude d'être qui je suis. Au fond personne n'est vraiment quelqu'un. Pourquoi mon âme ne se reflète pas dans ce miroir ? Est-ce moi seule ? Ou suis-je possédée par mes pensées ? Par les averses et les larmes, par les tornades et les soupirs, par la peur : la vapeur amère de mes désirs, par le silence assourdissant des envies que je n'ai pu satisfaire, par la lourdeur de mes mots en ce moment même, par l'ivresse de mes sens, qui me donnent cette impression de contrôle, de lucidité. Je reste là, habitée par mes espoirs acides, au fond, rien n'est vraiment lucide. Est-ce moi-même ? Ou est-ce mon sentiment ? D'insouciance ou bien d'indifférence, ce que je ressens face à ce que je suis, ce que je ressens ou ce que je suis, qui je suis, au fond, c'est ce qui fait toute la différence. »

Et là, Hélas, Elle avait la sensation que si toutes ces choses sortaient de son âme, elle ne serait plus rien. Elle ne serait plus rien parce qu'elle ne s'imaginait pas vivre sans cela et le rien est inimaginable, n'est-ce pas ?

Elle ne s'imaginait pas vivre sans ses angoisses, sans son passé qu'elle aimait autant qu'elle le détestait, sans les plaies qu'elle se sentait obligée de gratter, de saigner, comme pour faire resurgir toute sa douleur, la haine qu'elle avait accumulée contre elle-même, sa culpabilité. Elle ne s'imaginait pas vivre sans ses vieilles chemises déchirées, sans son rouge à lèvres prétentieux et provocant, sans sa cousine, qui elle, s'était fiancée au fils de Mr le Maire, et sans sa mère qui ne manquait pas une occasion de le lui rappeler. Elle ne s'imaginait pas vivre sans ses regrets, sans ses déboires, sans son égoïsme et son manque d'audace, sans celui qu'elle appelait « l'As de Pique. »

« Vous savez, je ne peux pas vivre sans lui.

- Lui ?

- Oui, l'As de Pique, je m'étais décidée à le chasser une bonne fois pour toutes de mon esprit. Hier, je lui ai demandé de revenir une dernière fois. Je sais qu'il reviendra demain. Et s'il ne revient pas, j'irai le chercher. Je ferai en sorte de le croiser, je ferai en sorte d'être où il est. Après-demain, je culpabiliserai. Je lui demanderai de partir, et je le rappellerai la semaine qui suivra. Je finirai par me

dire que ce n'est pas si grave, qu'il n'est pas si méchant, qu'avec lui je me sens plutôt bien. Personne ne saura qu'il est revenu. Je mentirai. Je dirai à ma mère que j'ai beaucoup de travail, je dirai à mon patron que ma mère ne va pas bien. Quand la femme de ménage viendra nettoyer l'appartement, je ferai en sorte qu'il disparaisse. Je lui consacrerai de plus en plus de temps, de plus en plus d'énergie. Cela peut paraître obscène, si vous saviez comme il m'obsède. Bientôt, soit il décidera de ravager l'appartement, soit il m'enfermera au sous-sol. Ou bien il tentera probablement de me tuer et tout le monde saura qu'il est revenu.

Je n'aurai qu'à leur dire que j'ai eu de la chance, que je n'ai pas encore touché le fond ; on croit toujours qu'on n'a pas encore touché le fond. En fait, je pense qu'on ne touche jamais vraiment le fond. La profondeur de l'océan est infinie, la mélancolie est trop lourde, elle flotte. Je connais des personnes qui ont coulé sans n'avoir jamais touché le fond. Je suis loin d'en être là, je continue de nager, j'ai simplement perdu l'équilibre. Il y avait quelques vagues, je les ai trouvées si belles que j'ai voulu les observer de plus près et je me suis laissé emporter par le courant.

- Et le courant, c'est lui ?

- Oui. Je ne sais pas trop où il m'emmène, c'est sombre et tellement beau à la fois. C'est déprimant, saisissant, foudroyant et extrêmement douloureux. Avec lui c'est euphorique. Je ne me suis jamais sentie aussi bien. C'est triste de devoir s'excuser de se sentir bien.

- Est-ce que vous l'aimez ?

- Eperdument. Ou plutôt, je crois que je ne l'ai jamais vraiment aimé. Son haleine me répugne. J'ai honte de lui, de chaque mot qu'il prononce, de chacun de ses gestes. Il a pris tout ce que j'avais. Pourtant, je suis totalement sous son emprise, son cœur est une prison. C'est ce qu'il me fait vivre, que j'aime. C'est moi que j'aime, quand je suis dans ses bras. C'est la sensation d'être à ses côtés, que j'aime. Je ne souffre pas avec lui, je ne souffre plus. J'ai besoin de lui. Il me manque terriblement. J'ai les mains moites, j'ai peur, je me sens vide, j'ai cette impression que quelque chose me saisit la poitrine et me coupe le souffle. Je n'arrive plus à penser, tout est tellement clair que j'en suis troublée, éblouie, aveuglée. Je ne sais plus dans quelle direction j'avance, alors je reste sur place. Tout est clair, comme le verre, puis le verre se brise dans le creux de ma main, il me coupe, il me tranche les veines. J'ai l'impression que mon corps entier se déchire, mon cœur palpite, mes pensées m'étouffent, il fait si chaud que je tremble de froid. Le temps est glacial, j'en transpire. Est-ce que je respire ?

Mon esprit me fait mal, je pense encore à lui, son visage est partout, j'ai besoin de lui parler une dernière fois, mais s'il revient, ils diront que je suis faible. Parce que oui, je me sens faible, fatiguée,

exténuée, incapable ; sans lui je n'existe plus. J'ai besoin de lui parler, seulement une fois, un court instant, ou peut-être deux, parce que je suis faible. Avant, j'étais une battante ; il m'arrivait de le croiser, de le regarder dans les yeux sans lui adresser la parole. J'aimais l'affronter, j'étais forte. J'avais des amis qui le fréquentaient parfois, il a suffi d'un simple sourire pour que je retombe dans ses bras. Tout cela est ma faute, c'est ma faute si je vous parle de lui. Cette relation, je l'ai choisie. J'ai voulu jouer avec le feu, je me suis laissé aveugler par la fumée. J'ai voulu parler trop fort et je me suis rendue sourde. Si vous saviez à quel point je me déçois. Je déteste mon cœur, il bat trop fort, ses battements ne sont même pas en rythme, l'orchestre ne suit pas la ligne de basse, les violons ne sont pas bien accordés, pourquoi est-ce que tout autour de moi est joué en mineur ? L'harmonica me fait peur. Aucune logique, sans harmonie. Mes émotions sonnent faux, je n'arrive pas à les faire taire. Cette mélodie me donne la tête qui tourne, les tournesols fanent dorénavant, et si elle ne s'arrêtait jamais ? Et si... »

Là, elle décida d'interrompre son récit. Son visage était figé.

« Au fait, je m'appelle Monica. »

Monica. Ce prénom résonnait dans mon esprit. Monica, tout en harmonie. Elle parlait beaucoup, elle parlait trop. Elle parlait parce que personne ne comprenait ce qu'elle disait. Elle parlait parce que personne ne l'écoutait. Elle parlait parce qu'elle avait besoin qu'on l'entende, parce qu'elle espérait qu'on l'écoute, il y a une grande différence entre être écouté et n'être qu'entendu. Elle avait besoin d'être vue pour avoir une chance d'être regardée, elle s'exprimait avec passion pour que l'on remarque comme elle étirait ses voyelles, comme elle se répétait, comme elle embrassait chaque syllabe. Elle s'exprimait avec aigreur aussi, les dents serrées, la gorge nouée, elle mâchait ses consonnes avant de les expectorer sur un ton sarcastique, ses consonnes chargées de haine et de dégoût, les mots qui obstruaient ses tripes, ceux qu'elle gardait au fond d'elle par peur de les entendre sortir. Parfois, quand la peur devenait trop intense, il lui arrivait d'écrire. J'ai reçu une lettre de Monica quelques jours plus tard.

« J'ai peut-être fait quelque chose de grave à un moment donné de ma vie, mais je vous assure que je ne m'en souviens pas. J'ai peut-être fait un choix qui me paraissait bête sur le moment, mais je vous assure que je n'en connaissais pas les conséquences. J'ai le sentiment d'avoir commis une faute impardonnable, et pourtant, je ne saurais vous la décrire. Je sais seulement que je suis à l'origine de ce que je subis. Avant que je ne fréquente l'As de pique, j'aimais beaucoup lire, il m'arrivait de passer des heures dans la salle de bain parce que j'étais très coquette, j'adorais cuisiner, je savais peindre et je peignais le soir, je rêvais de voyager. Aujourd'hui, si je lis, c'est parce que l'un des

personnages du récit me fait penser à lui. Je passe des heures sous la douche, parce que je cherche à laver ce sentiment de dégoût envers lui, envers moi. Je ne cuisine plus si je sais qu'il ne dînera pas avec moi. Tout me rappelle sa présence. Même le micro-ondes. Je n'ai pas touché à un pinceau depuis six mois, et si l'envie de peindre me prenait à nouveau, mes tableaux seraient probablement médiocres. Le seul voyage que je fais, c'est avec lui. Toujours le même. Il m'emmène sur son bateau, le paysage devient de plus en plus beau ; je passe des heures à observer l'eau, les fleurs, les arbres, le ciel ; je m'endors en pensant à lui, et quand je me réveille, je réalise que le bateau n'a pas bougé. L'eau est trouble, les fleurs ont fané. Les arbres sont morts, le ciel est orageux, il fait très froid et je suis seule. Nous avons fait ce voyage hier. A un moment donné, j'ai voulu sauter du bateau. J'ai voulu traverser la rivière à la nage, je m'en sentais largement capable. Allez savoir pourquoi, je suis restée sur le bateau. Quelque chose m'y obligeait ; au fond de moi, j'avais besoin de vivre ce voyage une dernière fois. Evidemment aujourd'hui, je le regrette. Comment peut-il avoir une telle emprise sur moi ? Je me sens totalement manipulée, tout ce qu'il me procure est faux, j'ai l'impression d'être actrice de ma vie, alors que je suis spectatrice de toute une comédie. Tout est illusion, nos visages sont si maquillés que je ne nous reconnais plus, nos corps sont travaillés, dissimulés dans des costumes trop grands, ce sont toujours les mêmes répliques que je répète sans cesse, bêtement, naïvement, sans y réfléchir, tout ce que je vis n'est que mascarade. Il me parle, me fascine, je bois ses paroles alors qu'elles ne sont même pas à mon goût. Elles sont amères et pénibles. Quand je suis avec lui, je ne dis pas ce que je pense, je crois même que je ne pense pas ce que je dis et ça, j'en suis presque certaine. Si vous saviez à quel point je suis désolée. Je suis désolée mais je n'ai fait de mal à personne. Je ne ferai jamais de mal à qui que ce soit. Lui, il en a fait, pas moi. Pourquoi devrais-je m'excuser après tout ? Me pensez-vous coupable d'être victime ? Il faut que vous m'aidiez, je suis en train de perdre le contrôle et j'ai vraiment besoin que vous me teniez éloignée de lui.

Je vous dirai probablement le contraire quand nous nous reverrons, mais ne tenez jamais compte de ce que je dis, préférez croire en ce que j'écris.

Avec mes sentiments les plus lourds, mes larmes les plus sincères et l'envie la plus profonde que leur amertume cesse un jour, l'envie la plus profonde qu'elles sèchent un jour,

Monica. »

J'avais vraiment envie d'aider Monica. Cette petite me touchait. J'espérais qu'elle parvienne à me faire davantage confiance. Elle était si jeune, ses lettres étaient brillantes. Je cessais de briller en la lisant, en l'écoulant parler. Je ne suis qu'un pauvre homme après tout. Je n'ai jamais vécu ce qu'elle vivait. Ma vie est plutôt simple à vrai dire. J'écoute l'histoire des autres, je ne raconte jamais la

mienne. Pourquoi ? Ce que je pourrais raconter n'intéresserait personne. Je suis marié depuis trente-quatre ans ; nous avons eu trois beaux enfants, ma femme et moi. Trois magnifiques petites filles. Nous avons appelé la petite dernière Valérie. Evidemment, c'est ma femme qui a choisi ce prénom. Je n'aimais pas du tout. Trop commun. Je l'appelle Sucre d'orge, parce que je sais qu'elle déteste ce surnom. Pas ma femme, Valérie. Ma femme aurait adoré que je lui donne un surnom, alors je ne lui en ai jamais donné. Quand les filles ont quitté le cocon familial, nous avons emménagé à la campagne, pas trop loin de la ville non plus, dans une petite maison rénovée. Rien de bien passionnant. On dit souvent qu'on connaît quelqu'un lorsqu'on entend la musique qu'il écoute ; je n'écoute pas de musique. Je veux dire par là que je n'écoute pas ces mélodies commerciales que la radio radote et qui restent dans la tête sans qu'on ne puisse en connaître la fin. Nous sommes forcés d'écouter les bombardements que la société ne cesse de diffuser. J'écoute un peu de musique classique, du piano, de l'accordéon parfois, à condition que les partitions soient majestueuses. Tout s'écoute dans le classique, même les silences deviennent dansants. J'aime entendre le grandiose, les accords qui se jouent en finesse, les mélodies qui sentent le renfermé. J'aime entendre les fragrances du vieux papier, sur lequel on aurait écrit ces partitions divines. J'aime écouter les accords décousus, les notes tissées à la main, les harmonies qui s'enchaînent et que le musicien déploie soigneusement, avec une facilité remarquable, comme s'il déroulait une pelote de laine. J'aime aussi les ballades qui sentent la fraîcheur, les partitions mentholées, j'aime parfois entendre les valse épicées, les tablatures barbares et détraquées, relevées d'un coulis d'amertume. J'aime le burlesque.

J'ai appris que mon oncle était mort la semaine dernière, je ne le connaissais même pas. D'après mon frère, ce n'était pas quelqu'un de bien. Un pauvre homme. Comme moi. D'ailleurs, mon frère est un pauvre homme, lui aussi. Je ne parle pas de son compte épargne mais de ce qu'il est, au fond de lui. Déjà petit, il crachait dans ses chaussettes avant chacun de ses cours de tennis. Soi-disant pour lui porter bonheur. Mon frère a épousé Sandra il y a vingt ans. Une blonde à forte poitrine, elle parlait sans cesse avec un accent étrange. Je n'ai jamais su d'où venait cet accent. Elle parlait probablement de cette manière pour se donner un genre, pour que les gens s'imaginent qu'elle venait de loin, qu'elle avait appris le français difficilement, qu'elle avait vécu dans des pays fascinants, qu'elle s'était approprié d'autres cultures. Il n'en était rien, Sandra avait grandi à Rouen.

Toujours est-il que je ne sais pas ce qu'elle trouvait à mon frère, elle était bien trop jolie pour lui. Son compte en banque, certainement. Trois ans plus tard, elle a demandé le divorce. Il ne s'en est jamais remis. Il fut un temps où il lui envoyait de l'argent en espérant qu'elle revienne. Evidemment, cela l'aidait à fuir. Aujourd'hui, il est en dépression. Depuis dix-sept ans, il est en dépression. J'ai connu beaucoup de gens en dépression. C'est une maladie si commune, que parfois, j'ai l'impression

que c'est moi, qui suis malade. Je n'ai jamais connu les problèmes familiaux, les quartiers défavorisés, encore moins les relations toxiques. C'est peut-être pour cela que je suis un pauvre homme, je n'ai jamais rien vécu. Je me nourris simplement des histoires de ceux qui connaissent la souffrance. Je prends du plaisir à les écouter. J'aime les gens qui souffrent, parce que tant qu'ils souffrent, ils me parlent. Une fois que je les ai aidés, je ne les entends plus. Je n'ai jamais vraiment vécu la souffrance, alors le bateau de Monica, je n'en connaissais même pas les voiles. Pourtant, il y avait quelque chose chez cette jeune femme qui me rappelait ma jeunesse. Je connaissais le parfum qu'elle portait ; c'était le parfum préféré des femmes de mon époque. Elles le portaient pour séduire et elles avaient bien raison ; il est irrésistible.

Vous voyez que ma vie n'a rien de bien passionnant. Alors que vous me lisiez, vous avez probablement dû lever les yeux une ou deux fois pour observer ce qu'il se passait par votre fenêtre, vous avez peut-être aussi regardé le numéro de la page, ou encore sauté quelques lignes, parce que ce que je raconte n'a rien de captivant. Monica était captivante, fascinante. Dans sa manière de parler, de s'exprimer, dans les gestes qu'elle faisait pour accompagner ses paroles. Son attitude, son aura. Elle était aussi parfois dans la lune, c'était une jeune fille, un enfant qui voulait grandir. Monica me rappelait beaucoup Valérie. A vrai dire, c'était son côté immature et insouciant qui ressemblait à ma fille.

Et comme Valérie, Monica avait besoin de se confier. Je lui avais laissé mon numéro de téléphone pour qu'elle puisse me contacter en cas de besoin. Elle m'avait dit : « Merci. Je suis infiniment reconnaissante de votre écoute. »

15 octobre 2009, ma femme allait bientôt prendre sa retraite. Elle débutait son dernier séminaire au Mexique, je me retrouvais seul dans cette maison gigantesque. J'avais préparé le repas, les filles avaient prévu de venir dîner avec moi. La sonnette retentit, c'étaient Cécile et Tania qui venaient d'arriver. Valérie quant à elle, avait décidé d'être en retard, comme à son habitude. Alors que j'installais les filles dans le salon, l'une se jetait sur l'assiette de toasts, l'autre allumait une cigarette. Elles avaient beau être des sœurs particulièrement complices, elles avaient des personnalités très différentes. J'ai sorti les feuilletés du four en les écoutant discuter. Apparemment, Tania ne se plaisait pas dans sa nouvelle entreprise. Elle devait s'arranger pour faire garder la petite parce qu'elle finissait trop tard le soir. J'avais tout juste les mains dans le four que le téléphone se mit à sonner, je m'empressai d'aller répondre. C'était Monica.

« Al... Allo ? Excusez-moi, je... C'est Monica. Vous me recevez ?

- Bonjour Monica. Je vous entends parfaitement. Est-ce que tout va bien ?

- Oui, tout va très bien. Je voulais juste vous dire que... je n'étais pas dans un bon état d'esprit quand je vous ai écrit cette lettre, mais tout va mieux maintenant. Je l'ai fait, je l'ai enfin fait, j'ai repoussé l'As de Pique. Je ne le reverrai plus.

- C'est fantastique, Monica.

- Oui, c'est incroyable, ce n'était pas si difficile. Il s'avère que j'ai compris qu'il fallait que je m'éloigne de lui pour vivre à nouveau, fréquenter d'autres personnes. J'ai rencontré James il y a quelques jours dans un groupe de discussion, je lui ai parlé de ma relation toxique.

- Est-ce que James a lui aussi vécu ce genre de relation ?

- Lui non, mais ses parents, oui. Il refuse de les voir à cause de leur comportement. Vous savez, il n'a pas eu une vie facile. Il a grandi avec des parents violents et destructeurs. Ce n'est pas l'éducation que je souhaiterais donner à mes enfants. Il me plaît bien ce James. Je voudrais lui offrir la meilleure image de moi, être une bonne personne à ses yeux, je sais qu'il m'apportera beaucoup plus que ce que l'As de Pique m'apportait. »

Quelque chose avait changé dans le ton de la voix de Monica. Soit elle mentait très bien, soit elle était convaincue que, d'un coup de baguette magique, cette rencontre avec James allait remplacer sa relation avec l'As de Pique.

Je

décidai de lui poser une question, qui est pour moi essentielle :

« Monica, est-ce que vous êtes heureuse ? »

Elle ne répondit pas, la ligne avait coupé. Je me dirigeai vers le salon, observant mes filles. Elles étaient sublimes. J'ai pensé : « Si seulement elles se rendaient compte de la chance qu'elles ont d'avoir grandi dans un milieu serein, un environnement stable. Parfois, j'aimerais qu'elles observent davantage les environs et qu'elles réalisent ce que d'autres vivent. »

A peine entré dans la pièce, j'entendais le téléphone sonner de nouveau. Il me fallut courir une fois de plus jusqu'au bout du couloir. Le téléphone laisse généralement retentir cinq sonneries distinctes. Si vous décrochez au bout de la cinquième, alors il est trop tard. La ligne coupe. Le fait de conserver ce vieux téléphone à l'opposé du salon me permettait de garder un mode de vie très sportif. Je me souviens avoir décroché à la troisième sonnerie. Cette fois, c'était Valérie. Elle avait soi-disant un imprévu et finalement, elle ne viendrait pas. A ce moment-là, je désirais savoir comment se

prénomrait l'imprévu. Son copain du moment, probablement. J'espérais qu'il n'avait pas vécu les mêmes horreurs que James et qu'il ne serait pas aussi dévastateur que l'As de Pique. Valérie ne me parlait que rarement de ses fréquentations, elle était très secrète. Malgré son appel tardif, j'ai passé une magnifique soirée avec mes deux autres filles. Monica n'avait pas rappelé. Je n'aimais pas qu'elle m'appelle, je préférais la voir. Le problème avec les conversations téléphoniques, c'est qu'elles ne sont jamais vraiment sincères. Vous discutez avec votre sœur, votre mère, votre meilleur ami, et vous pensez qu'ils rentrent tout juste du travail, qu'ils sont exténués, ils vous racontent qu'ils ont eu une journée éprouvante. Comment pouvez-vous être certains qu'ils ne sont pas affalés sur leur canapé depuis dix heures du matin, à regarder des émissions futiles ? Tout le monde peut mentir au téléphone et quand Monica m'appelait, je ne savais jamais si elle pensait ce qu'elle disait au moment où elle le disait, si elle essayait de se rassurer en me rassurant, si elle était seule ou sous l'emprise de l'As de Pique. Je ne pouvais jamais savoir comment elle se sentait réellement, même en lui posant la question. Les émotions relèvent de petites subtilités qui ne peuvent qu'être difficilement détectées dans l'intonation de la voix, alors qu'à travers un regard, se cache un immense miroir intérieur reflétant le moindre sentiment.

C'est pour cette raison qu'il fallait que je voie Monica et je l'ai vue la semaine qui suivait. Elle semblait confiante, effectivement. Elle avait les yeux qui brillaient, le teint légèrement bronzé, une tenue soignée. Elle me parlait de James, de son sourire quand il la voyait, des marées qu'il avait traversées.

« Je suis prête à devenir une meilleure personne à ses côtés », m'a-t-elle dit.

« Je suis prête à ouvrir mon cœur, à me reconstruire, à vivre sans l'As de Pique.

- Est-ce que vous l'avez revu ?

- Oui, évidemment, je l'ai revu. Je l'ai revu hier et nous avons fait l'amour une dernière fois.

- Et James ? Est-ce qu'il sait cela ?

- Bien sûr que non. Il fallait que je dise au revoir à l'As de Pique une bonne fois pour toutes, alors je l'ai fait. Désormais, c'est avec James que je voudrais me reconstruire. Vous savez, il est si précieux... Si doux... Il m'a suffi d'un seul regard pour me rendre compte que c'était lui. »

Quand j'ai rencontré ma femme, je savais que je n'éprouverais jamais de tels sentiments pour quelqu'un d'autre. Nous étions conviés au repas du village. C'était un petit village et je venais d'emménager à la fin de mes études. Je l'avais déjà croisée auparavant, mais nous ne nous étions

échangé que quelques mots ; c'était lors de ce dîner que je l'ai vraiment découverte. Elle portait une robe de soie, un foulard relevait ses cheveux bruns ondulés et laissait paraître quelques mèches rebelles qui retombaient sur ses épaules nues. Elle était si belle et plus belle encore quand elle riait aux éclats. Alors que le couple assis à côté de moi rejoignait des amis à une table plus lointaine, elle vint prendre leur place. Ses mains étaient merveilleuses, elle portait de magnifiques bagues qui brillaient autant que ses yeux. Je ne sais plus exactement de quelle manière nous en sommes arrivés à une telle proximité, mais j'ai fini par lui tenir la main tout le long du repas.

C'est donc cela qu'on appelle communément l'amour. Cette chimie interne où bouillonnent adrénaline, dopamine et sérotonine, peur, excitation et bonheur. Ce n'est que cela, ce n'est qu'un assemblage de molécules qui donne ces impressions de surpuissance et de quiétude constante. Les sentiments ne sont en vérité qu'illusion. Monica pouvait bien penser que les mains de James étaient les plus douces du monde, que ses yeux témoignaient d'un amour sincère et remarquable, ce sentiment ne dépendait pourtant que d'elle-même et d'elle seule. C'est dans son cerveau que la chimie opérait, pas dans les yeux de James, aussi sublimes soient-ils. S'il nous était possible de mélanger les atomes comme bon nous semble, de créer nos propres molécules en notre faveur, de choisir les hormones que nous jugeons indispensables à notre bien-être, alors nous n'aurions besoin de rien, ni personne pour combler notre bonheur. Nous ne serions qu'un cerveau qui établit ses propres connexions, décidant de ses propres expériences. Nous aurions enfin la preuve que ce que nous vivons, que ce que nous sentons n'est qu'illusion face à ce que nous sommes.

Si Monica pensait réellement que James était à l'origine de cette chimie, de ce bonheur qu'elle ressentait ou croyait ressentir, alors pourquoi aurait-elle besoin de revoir l'As de Pique ? Que pouvait-il lui apporter de plus ? L'impression d'être plus heureuse encore, jusqu'à devenir invincible ? D'un autre côté, elle avait pourtant affirmé être une « meilleure personne » sans l'As de Pique. Pourquoi avait-il un tel impact sur sa vie ? Elle l'aimait et elle avait honte de l'aimer. Elle avait honte de se voir, de s'entendre l'aimer. Elle lui avait fait l'amour une dernière fois, mais elle savait fondamentalement que cette fois était loin d'être la dernière.

« Dites, vous savez que vous allez le revoir, n'est-ce pas ?

- Mais enfin de quoi parlez-vous ?

- L'As de Pique. Vous savez parfaitement qu'il n'est pas sorti de votre vie un beau matin, au nom du miracle de l'amour, rassurez-moi Monica, vous êtes consciente du risque qu'il revienne ?

- Vous savez, je ne le revois seulement lorsque je choisis de le revoir. Avec James à mes côtés, je suis en mesure de l'ignorer quand je le souhaite. Si je le veux vraiment, j'arrête de le voir.

- Savez-vous que vous le reverrez ? S'agit-il d'un mensonge ou bien êtes-vous dans le déni, Monica ? Il reviendra et vous lui ferez l'amour encore une fois, non pas une dernière fois, mais une nouvelle fois et vous viendrez me dire que vous culpabilisez, que pour vous, il n'y a que James qui compte, ses mains et ses beaux yeux, puis vous retomberez dans les bras de l'As de Pique jusqu'au jour où vous aurez si honte, que vous me direz avoir changé. Vous me promettez que l'As de Pique, c'est de l'histoire ancienne, que James, c'est le renouveau, le bonheur, parce qu'après tout, l'As de Pique, vous arrêterez de le voir quand vous le voudrez, n'est-ce pas ? Si vous le fréquentez, c'est seulement parce que vous en avez envie, parce que vous le désirez, parce que vous souhaitez qu'il vous fasse l'amour une fois de plus, pas parce que vous en êtes obligée, n'est-ce pas, Monica ? Alors dites-moi, qu'est-ce qui vous plaît tant chez l'As de Pique ? Comment vous fait-il l'amour ? Est-ce parce qu'il est dangereux qu'il vous attire ? Dites-moi ! Décrivez-moi son attitude, la façon dont il vous embrasse, que fait-il de vous lorsque vous êtes seuls ?

- Vous savez ce que je pense ? Vous n'êtes qu'un vieux pervers, et vous me jugez constamment. Vous me jugez parce que vous n'essayez pas de me comprendre, vous voudriez que je vous décrive mes sentiments les plus intimes mais pourquoi est-ce que je vous parle encore ? Pourquoi est-ce que je m'adresse, me confie à vous de la sorte ? Je ne vous embêterai plus à présent. James et l'As de Pique, ce sont mes histoires. »

Monica s'est levée, est partie en claquant la porte. Je n'étais pas vexé. Je n'ai pas eu le moindre sentiment de haine envers elle, ni même de culpabilité. Monica m'avait écrit « Ne tenez jamais compte de ce que je dis, préférez croire en ce que j'écris. » Alors, je savais qu'elle m'écrirait à nouveau, qu'elle me ferait part d'un discours bien différent.

22 octobre 2009, je décidais de faire du ménage dans la maison. Le temps était pluvieux, le jardin était triste, sombre ; seul le silence animait l'habitat, bien que parfois interrompu par de légers craquements de plancher. Le bureau de la véranda était désordonné, de vieilles factures cachaient son bois abîmé, de l'encre séchait encore sur les rebords des tiroirs. Des boulettes de papier, des vieux chewing-gums usagés collés au fauteuil, l'œuvre de Valérie sans doute. Elle était passée quelques jours auparavant pour récupérer des meubles. Quand Valérie venait, elle avait toujours une bonne

raison. Je lui avais refilé le tapis de la salle de bain et la grande armoire du salon. Valérie n'avait jamais cessé de se comporter comme une adolescente.

Je me trouvais seul, une nouvelle fois, entre les vieux classeurs froissés et les emballages de gâteaux encore humides. Mon esprit semblait flotter puis je repensais au bateau dont parlait Monica. Son voyage semblait incroyable mais quand elle se réveillait, elle se rendait compte que le bateau n'avait pas bougé. C'était un peu ce que j'avais ressenti ce jour-là, pour la première fois. Je m'étais réveillé et tout semblait fade autour de moi, le bateau n'avait pas avancé d'un centimètre. Certains bateaux vont à une telle allure qu'ils finissent par échouer au fond de l'océan sans laisser de traces, emportés par les mystères des fonds aquatiques, est-ce une meilleure option ? Je pense qu'il n'y a pas de bonne ou de mauvaise option. Nous sommes tous bloqués, enfermés, prisonniers de notre corps pendant ce voyage, et nous sommes, chacun de nous, seul à conduire le bateau. Ce bateau étroit que nous pourrions aimer ou encore détester, il nous appartient. C'est drôle, les miroirs savent refléter nos corps à la perfection, reproduire n'importe quel objet qui nous entoure mais ils restent incapables de nous montrer notre esprit, notre âme, nos pensées, nos valeurs, nos obsessions. Certainement parce que l'âme dépasse les rayons lumineux que les miroirs peuvent refléter ; la grandeur de l'esprit dépasse les limites du corps, les frontières du cerveau. Seules les âmes qui errent autour de nous savent à quel point notre corps nous empêche d'être réellement qui nous sommes. Je me suis toujours dit que si les nouveaux nés pleuraient, c'était parce que leur corps était si étroit qu'il compressait l'âme qui s'y logeait. Le bateau dans lequel nous vivons est-il alors notre meilleur ami ou notre pire ennemi ?

J'ai écrit ces quelques morceaux de réflexion sur le dos d'un vieux carnet qui appartenait à Tania quand elle était petite. Un carnet dans lequel elle aimait écrire des poèmes, dessiner des fleurs, des arbres, des animaux. J'ai tourné les pages une par une. « *Je m'appelle Tania et je rentre au CM2* » Des photos de ses amis servaient de marque-page, quand soudain, mon regard fut attiré par la photo d'une de ses camarades de classe.

« *Monica, mon amie pour toujours.* » C'était donc pour cela que ce prénom résonnait tant dans mes pensées. Monica, tout en harmonie. C'était le prénom d'une amie de ma fille. Elle étudiait au conservatoire et jouait du piano à merveille, Tania l'admirait beaucoup. Elle savait jouer l'absurde comme le grandiose, des notes captivantes, des mélodies qui fondent dans la bouche ; Monica, tout en harmonie.

Evidemment, il ne s'agissait pas de la même Monica, la Monica qui m'écrivait des lettres était plus jeune ; à peu près du même âge que Valérie, vingt-cinq ans à tout casser.

Monica, tout en harmonie, je me demandais ce qu'elle était devenue. Avait-elle abandonné le piano ? Jouait-elle dans les plus grands cabarets du monde ? Était-elle tombée malade ? Devenue dépressive ? Ou peut-être était-elle simplement décédée. J'imaginai les différentes trajectoires qu'elle avait pu prendre. Son bateau avait peut-être rejoint l'île paradisiaque dont elle avait tant rêvé ou bien il avait coulé. Je n'ai plus entendu parler d'elle quand Tania est entrée au collège. Je ne connaissais même pas ses parents. Je n'ai jamais voulu rencontrer personne d'ailleurs, les commérages ne m'intéressaient guère. C'est pour cela que ma femme et moi, nous n'avions pas beaucoup d'amis.

Beaucoup de gens me considéraient comme un ami, mais hélas, ce sentiment n'était pas réciproque. J'étais leur ami parce que je les écoutais, parce qu'ils me parlaient d'eux, mais moi, personne ne m'écoutait parler et encore moins parler de moi. Tout le monde aime parler de soi, de sa vie, tantôt se vanter de ses exploits et tantôt se plaindre de ses inquiétudes, parce que ruminer, c'est apaisant. On se sent mieux après s'être plaint. C'est paradoxal, mais c'est rassurant de verbaliser ce que l'on ressent. Ce qui me fascinait le plus, c'était cette capacité qu'avaient certaines personnes, à décrire leurs sentiments. Elles arrivaient à poser des mots sur des sensations clairement identifiables, mais que personne n'avait jamais nommées. C'était comme si ces gens décrivaient de nouvelles couleurs dans leur spectre intérieur ; de nouvelles nuances au fur et à mesure que les couleurs se mélangeaient. J'avais essayé à mon tour, de nommer ces sensations étranges que décrivaient ces personnes. Je me disais qu'il serait plus facile de les supporter si elles avaient un nom, une identité. C'est une manière de savoir qu'elles nous traversent d'une quelconque manière et que nous ne sommes pas seuls à y être confrontés.

Un soir d'avril, dans un café, un vieillard m'avait parlé d'un sentiment de dégoût et de désir en même temps. Comme si une partie de son cerveau éprouvait du désir pour quelque chose, et l'autre partie essayait de l'en dégoûter pour lui rappeler que c'était formellement interdit. Il me répétait que c'était comme être affamé et rassasié à la fois, comme s'il était victime d'une soif irréprouvable alors qu'il venait de boire l'océan. J'ai nommé ce sentiment « l'apitié » en un seul mot : une sorte d'appétit et de satiété survenant simultanément.

Un autre soir, une jeune femme me parlait d'un sentiment de haine et de culpabilité sans vraiment savoir quelle émotion dominait l'autre.

« Parfois, je repense à des choses qui semblent insignifiantes, mais qui pourtant me rongent de l'intérieur. Par exemple, j'ai déchiré le dessin de mon fils parce qu'il avait eu une mauvaise note à l'école. Ce n'est pas si grave, j'étais très en colère et il ne s'en souvient même plus. Pourtant, je me revois entrer dans une haine démoniaque et réduire son croquis en mille morceaux. Depuis, j'ai envie

de vomir. Dès que je repense à cet épisode, j'entre en rage contre moi-même, mes yeux s'écarquillent, je ressens des bouffées de chaleur qui naissent dans mon estomac puis se propagent petit à petit dans ma poitrine, dans ma gorge, jusqu'à mon palais. Comme un gros nuage de fumée qui ne demande qu'à sortir. Lorsque c'est trop violent, je me dis qu'il n'y a plus rien à faire, que j'arrive à un point où je dois baisser les armes, me préserver. Alors dans ces moments-là, on pourrait m'annoncer que j'ai perdu mon travail, que mon mari est décédé ou que mon immeuble vient de brûler, je ne sentirais plus rien. Juste après ce nuage de fumée épouvantable, mon corps me préserve de toute émotion et c'est comme si j'avais envie d'arrêter de jouer au jeu de la vie, comme si je savais que j'avais déjà perdu. »

Visiblement, cette dame dramatisait à propos de certains événements de sa vie et rejetait ses émotions au point de vouloir les vomir. J'ai décidé de nommer ce nuage de fumée qu'elle décrivait « l'explosion émotionnelle » et ce vide qu'elle ressentait juste après « la protection intérieure ». Le cerveau se préserve d'émotions dramatiques en admettant avoir tout perdu et n'avoir désormais plus rien à perdre.

Enfin, une autre sensation étrange sur laquelle j'ai voulu poser un nom est ce rapport que nous avons avec la réalité, notre réalité. C'était Cécile qui avait abordé le sujet lorsqu'elle était petite. Je me disais qu'elle avait tendance à poser plus de questions que ses sœurs parce qu'elle était l'aînée mais je me suis vite aperçu qu'elle éprouvait souvent cette sensation avant de dormir. Elle pensait à la journée qu'elle venait de passer et soudainement elle se demandait si tout ce qu'elle avait vécu était bel et bien arrivé.

« Papa, tout à l'heure, j'ai vraiment joué dans le jardin, est-ce que c'était réel ? Et là, je vis, je suis dans mon lit, en ce moment même en train de penser, c'est bizarre n'est-ce pas ? »

Je lui ai demandé ce qu'elle ressentait. Elle me disait qu'elle comprenait subitement qu'elle était consciente de son existence et que cela l'effrayait.

« C'est comme si chaque soir, je me rendais à nouveau compte de la réalité et dans ces moments-là, j'ai très peur parce que je comprends que la vie n'est pas un film et que je suis la seule responsable de mes actions. »

Nous avons décidé d'appeler ce sentiment « la mauvaise impression » parce que Cécile se sentait impuissante quand cela lui arrivait. Elle craignait de perdre le contrôle, de commettre des actions absurdes sans aucune raison. Elle avait honte des pensées intrusives qui traversaient son esprit. Le soir, elle m'appelait : « Papa, j'ai la mauvaise impression ! » Et je venais la rassurer pour qu'elle puisse s'endormir. Tout cela s'est arrêté du jour au lendemain.

Si une quelconque personne parvient à identifier une émotion précise, un sentiment ou une habitude, alors il est fort probable que d'autres les aient ressentis avant elle. Certains pensent qu'il est possible de contrôler les émotions, mais ces gens-là se prennent pour Dieu. Aucun être humain n'est capable de décider de ce qu'il se passe dans son propre corps ; du moins, la science n'a pas atteint de telles capacités. Alors quand ma femme ordonnait à Cécile de ne pas pleurer soi-disant pour montrer l'exemple, d'arrêter d'être en colère ou de ne plus poser de questions sous peine d'être punie, je trouvais son comportement culotté. C'était comme demander à un aveugle de bien vouloir regarder. C'était comme supplier Monica de garder le contrôle sur sa relation avec l'As de Pique. Personne n'est responsable de ce qu'il ressent mais l'erreur que commettent la plupart des gens, c'est de croire qu'il faille garder les émotions pour soi plutôt que de les exprimer, de les décrire, de tenter de les expliquer. Les émotions sont parfois si abstraites qu'il suffit de les exprimer pour les expulser. Elles dépendent de nous et seulement de nous, mais elles viennent à nous et nous n'avons aucun contrôle sur elles. C'est ce que nous en faisons et le comportement que nous adoptons face à elles que nous contrôlons.

Il fallait que Monica rumine elle aussi, elle en avait grandement besoin.

27 octobre 2009, j'avais enfin reçu une lettre de sa part.

« Je n'ai jamais de raison valable pour voir l'As de Pique, je n'ai que des excuses. Parfois, je décide de le voir parce que tout va bien, et que tout pourrait être encore mieux avec lui. Peut-être que je me trompe et que je ne prends aucune décision, que sa présence m'est vitale. C'est dans ces moments-là que je tombe un peu plus amoureuse de lui. Je commence par l'embrasser et comme ce n'est pas suffisant, je lui demande de me faire l'amour, de prendre le contrôle de moi, de mon corps ; tout ce que je suis lui appartient. Il m'embrasse de son haleine répugnante, m'éclabousse de quelques postillons, pourtant je ne peux me passer de ses baisers. Plus nous faisons l'amour, moins je supporte son absence. J'ai davantage envie de lui chaque fois qu'il me prend dans ses bras, je suis chaque soir un peu plus soumise à lui, chaque nuit est un peu plus belle, jusqu'à ce que j'atteigne l'orgasme, le pic euphorique, le bonheur intense. Parfois, je décide de le voir parce que tout va mal, parce qu'avec lui, la vie est moins difficile à supporter. Peut-être que je me trompe et que je n'ai pas de libre arbitre, que je suis propulsée vers lui d'une manière presque mécanique. Au début, il me réconforte, m'apaise de ses baisers et de sa tendresse, jusqu'au moment où le temps passé avec lui ne me suffit plus, je le demande sans cesse,

jusqu'à ce qu'il devienne une véritable obsession pour moi : il devient ma priorité. Alors quand je suis dans un état d'esprit plutôt pessimiste, il m'est néfaste. Nous nous disputons et je deviens totalement sourde face aux cris de mon entourage, je n'écoute et n'entends que lui, ses paroles déchirantes, ses coups de pieds dans la poitrine et ses insultes incessantes. Ma vie est complètement dirigée, manipulée par ses désirs. Si je vis, c'est parce que je sais qu'il existe.

Parfois, je n'ai pas envie de lui ; mais il m'appelle. Il passe devant moi, me nargue, me demande de l'embrasser, je résiste. Il se mord la lèvre inférieure et m'ordonne de lâcher prise, de me laisser aller, de m'offrir à lui. Je résiste encore. Il se déshabille doucement et me répète de le suivre, je faiblis. Il me souffle dans le cou, je sens son parfum aussi repoussant qu'excitant, je ne résiste plus, je l'embrasse. A ce moment précis, je comprends que j'ai fait le choix de lui obéir. Peut-être que je me trompe et que je n'ai pas vraiment eu le choix. Je deviens son esclave. Il m'appelle, j'arrive en courant. Nous passons encore une nuit euphorique ; je me sens si belle lorsque je me trouve nue devant son corps protecteur. Plus il entre en moi plus je me soumetts à lui, tout en me jurant que c'est la dernière fois. La dernière fois est toujours la plus délicieuse, à condition qu'il n'y ait pas de lendemain, de culpabilité, de prise de conscience. La dernière fois est toujours moins méprisante que l'avant-dernière, elle est toujours plus désirable que la précédente. Pourtant, rien ne change. Il me comble de chaleur, m'embrasse toujours de la même manière, je lui refuse mes lèvres pour prendre mon souffle entre chaque baiser, j'avale sa salive blanchâtre, cette écume qui jaillit au bord de mes dents avant de se perdre dans nos soupirs. Je garde au creux de mon oreille le son apaisant de son premier baiser. Le bruit de l'eau qui coule dans son gosier, l'eau de sa bouche qui rêve de se mêler à la mienne. Je sens comme une force qui pousse mon corps à ne faire qu'un avec le sien, j'ai peur de manquer de lui. Je redoute le moment où ses baisers seront secs, où il cessera de répondre à mes avances, où de sa bouche desséchée, je ne sentirai plus que son souffle vide.

Voilà, c'est de cette manière qu'il me fait l'amour et c'est pour cela que je ne peux me détacher de lui, malgré toute la culpabilité que cela engendre en moi. Je pourrais me battre pour le cœur de James, alors qu'il suffit d'appeler l'As de Pique pour qu'il vienne à moi instantanément, comme je viens à lui lorsqu'il m'appelle. Personne n'a le droit de me juger parce qu'il me fait parfois souffrir, je ne suis pas responsable de ce qu'il me fait subir, je suis peut-être simplement dépendante de lui. Il rythme mes journées, mes nuits et même lorsque j'essaie de me comporter normalement sans lui, je me sens totalement désorientée.

Avec mes sentiments les plus lourds, mes larmes les plus sincères et l'envie la plus profonde que leur amertume cesse un jour, l'envie la plus profonde qu'elles sèchent un jour,

Monica. »

Je n'avais jamais jugé Monica. Elle pensait que je la jugeais constamment. Le seul reproche que je tendais à lui faire, sans pour autant lui en parler directement, était le fait qu'elle refusait de se soigner de l'As de Pique. Sans lui, elle se sentait désorientée : la solution était simple ; il fallait prendre Monica en charge, l'éloigner de l'As de Pique et lui faire savoir à quel point il était nocif pour elle. L'as de Pique allait l'empoisonner, elle devait passer à autre chose. Ce qui semblait problématique, c'était que pour instaurer ce processus, il fallait que Monica admette une bonne fois pour toutes vouloir changer. Personne ne pouvait la séparer de l'As de Pique sans son accord. Je devais lui en parler mais je ne voulais pas qu'elle se braque.

Pendant que je rangeais soigneusement la lettre de Monica, Tania frappait à la porte. Elle s'apprêtait à partir quelques jours en voyage d'affaires ; je devais donc garder Mathilde. D'habitude, son père la prenait une semaine sur deux, mais cette fois, Monsieur en avait décidé autrement. Je ne l'avais jamais aimé. Un garçon flemmard et égoïste. Quand Tania m'a annoncé leur divorce, cela a été un véritable soulagement.

« Papa, je suis à la bourre ! Je te laisse la petite, elle a mangé. Pense à vérifier ses devoirs, je crois qu'elle a une dictée, sa maîtresse trouve toujours le moyen de nous pourrir nos soirées. »

J'ai à peine eu le temps de répondre que Tania avait déjà claqué la porte. Cela dit, j'allais passer du temps avec ma petite fille et ce temps n'avait pas de prix, moi qui me plaignais d'être seul dans cette immense maison, j'allais enfin avoir de la compagnie.

Mathilde observait avec insistance le papier que je venais de déposer sur le bureau.

« Papi, qui est-ce qui t'a écrit une lettre ? »

Je ne lui ai pas répondu. Je me suis contenté de sourire.

« Papi, tu sais, parfois, quand les gens écrivent, c'est qu'ils ne vont pas bien. »

Mathilde était incroyable ; du haut de ses sept ans, elle avait raison. Monica n'allait pas bien du tout, elle écrivait pour faire le tri, pour expulser les peines qui s'accumulaient au fond d'elle-même. Elle ressentait, elle ruminait.

02 novembre 2009, j'avais rendez-vous avec Monica après avoir déposé Mathilde à son cours d'arts plastiques. Son visage paraissait plus triste que d'habitude. Elle semblait fatiguée, des cernes envahissaient le bord de ses yeux. Ses paupières étaient humides, elle venait probablement de verser quelques larmes.

« Comment allez-vous aujourd'hui, Monica ? »

- James m'a quittée.
- James vous a quittée. Que s'est-il passé ?
- Je ne sais plus exactement. Il m'a sorti le grand jeu, le discours purement masculin. 'Je sors d'une situation difficile, je ne suis pas prêt, j'ai besoin de temps, ce n'est pas toi, c'est moi' et 'pardon' par-ci, 'j'espère que tu t'en remettras' par-là, quelle honte ! Il n'a même pas eu le cran de me dire qu'il couchait avec une autre femme !
- L'avez-vous surpris avec quelqu'un d'autre ?
- Non, mais ça ne peut être que cela ! Autrement, il m'aurait donné une raison plus claire, une raison valable, une bonne excuse ; son discours sonnait faux. »

Même si je m'étais promis de ne pas juger Monica, je trouvais qu'elle exagérait. C'était l'hôpital qui se moquait de la charité. Elle s'autorisait de revoir l'As de Pique et voilà que James la quittait, du jour au lendemain. Il fallait s'y attendre. Elle n'osait pas se l'avouer mais l'As de Pique y était pour quelque chose. James les avait probablement surpris et elle rejetait la faute sur lui. Monica pensait que j'étais le seul à être tenu au courant de sa liaison avec l'As de Pique mais toute relation laisse des traces, il avait marqué son territoire d'une manière ou d'une autre. Elle-même sentait son parfum.

« Et l'As de Pique dans tout cela ? ai-je alors demandé.

- L'as de Pique n'y est pour rien ! James est un menteur ! Il a rencontré quelqu'un d'autre, j'en suis persuadée ! Pourquoi n'aurais-je pas le droit à l'amour ? Pourquoi suis-je condamnée à me détruire sans cesse ? J'ai besoin de tendresse, d'attention, d'affection, pourquoi Dieu me prive-t-il d'un tel bonheur ? Suis-je laide ? Suis-je arrogante ? Repoussante ? Hideuse ? Au moins, l'As de Pique ne m'abandonnera jamais. S'il y a bien quelqu'un qui répondra à mes désirs, c'est lui et lui seul. »

Pour moi, le scénario était simple. James était entré chez Monica et était tombé sur une trace, un indice laissant soupçonner sa liaison. Il n'était même pas nécessaire de visiter son appartement, on pouvait s'apercevoir de son amour pour l'As de Pique rien qu'en la regardant. Elle ne pensait qu'à lui et se laissait complètement aller. Pourtant, elle était loin d'être laide, comme elle le prétendait. C'était même une très jolie jeune fille, elle était simplement triste, amoureuse et dépendante. Quand bien même James aurait rencontré quelqu'un d'autre, il s'agirait d'un mal pour un bien. Monica n'était pas guérie de l'As de Pique et il fallait qu'elle le soit avant d'entamer une nouvelle relation. Après tout, peut-être que James disait la vérité et que lui non plus, n'était pas prêt. Ils étaient peut-être exactement sur la même longueur d'onde et devaient guérir de leurs blessures, chacun de leur

côté avant toute chose. Evidemment, si l'une grattait les plaies de l'autre sans même le vouloir, par inadvertance sans doute, elles ne pouvaient cicatriser. Je repensais à la remarque qu'avait fait Mathilde au sujet de la lettre de Monica. Si Monica ne peignait plus, sans doute écrivait-elle ? Parfois, les gens écrivent parce qu'ils ne vont pas bien.

« Est-ce que vous écrivez, Monica ? Je veux dire, en dehors des lettres que vous m'envoyez, est-ce qu'il vous arrive de vous essayer à la plume ? »

Monica déballa violemment le contenu de son sac à dos.

« C'est ce qu'on appelle vider son sac » plaisantai-je.

Elle ne riait pas. De ses poches, elle sortit des carnets, des feuilles volantes tout juste arrachées et pleines de ratures, des chemises esquintées. Monica écrivait beaucoup. Elle écrivait des poèmes, des histoires, des vers.

« J'ai écrit celui-ci l'année dernière. » Dit-elle en me montrant une page de l'un de ses carnets.

« *Et si demain...*

Et si demain la nuit tombe, et si demain je succombe,

Et si demain les étoiles se couchent là comme un voile,

Et si demain mes paupières ne cessent de voir l'hiver,

Et si demain tout mon corps s'endort encore aux aurores,

Et si demain mon esprit reste et demeure endormi,

Et si demain mes espoirs s'envolent dans la nuit noire,

Et si demain mes envies disparaissent encore ainsi,

Et si demain mon cœur meurt, je vivrai mes dernières heures. »

« Et la suite ? Ai-je demandé. La suite quelle est-elle ? Qu'avez-vous fait après avoir écrit ce poème ?

- J'ai pris des somnifères et j'ai dormi. Fin de l'histoire. »

M'a-t-elle répondu.

C'est fascinant comme certaines personnes évacuent leurs émotions à travers leurs écrits, d'autres s'autodétruisent et d'autres font les deux. C'était le cas de Monica. Finalement, on pourrait penser que les gens qui se détruisent le font pour se sentir mieux. C'est une manière de projeter sa souffrance, tout comme on le fait en écrivant. Quand Valérie était petite, elle avait très peur d'aller chez le dentiste. Malheureusement, elle était sujette aux caries. Je l'ai accompagnée à plusieurs reprises pour qu'on la soigne et elle adoptait toujours le même comportement. Lorsque le dentiste lui injectait l'anesthésie, elle se mordait la joue, du côté opposé à celui qu'on piquait. Ainsi, elle avait

l'impression de ne pas sentir l'aiguille, le côté gauche étant aussi souffrant que le côté droit. Elle faisait en sorte de compenser. C'est à peu près le même comportement qu'adoptent les personnes qui s'autodétruisent. Elles ont tendance à atténuer la douleur mentale en compensant par une douleur physique. C'est le cas de la mutilation par exemple. L'esprit est meurtri alors la douleur physique infligée aux membres viendra atténuer cette souffrance psychologique. C'est triste à dire mais c'est une technique qui fonctionne, tant elle détruit lentement la victime qui l'utilise. Il existe bien d'autres astuces tout aussi répandues mais plus néfastes les unes que les autres. Prenons la méthode de l'anesthésiant, par exemple. Elle consiste à s'auto-anesthésier par un même objet qui s'avère être destructeur. Certains souffrants l'utilisent comme alternative au suicide. Leur conscience est anesthésiée et le temps paraît passer plus vite. Je suis partisan de la pensée de Blaise Pascal, aussi pessimiste soit-elle. Le divertissement, cette pratique qui nous occupe en attendant la mort, qui nous fait oublier la misère tout en donnant l'illusion de ne pas divertir, je trouve cela déplorable parce que nous y sommes tous confrontés. Que cherchons-nous donc à oublier depuis notre plus jeune âge, alors même que nous n'avons pas conscience de ce qui nous attendait ? Nous l'avons déjà oublié. Pourtant, nous ne cessons pas de nous divertir, probablement pour être certains de ne pas nous en souvenir.

Nous passons notre temps à attendre la mort. Je reste persuadé que le travail a été inventé pour nous occuper, en attendant l'heure fatale, ce deuxième cadeau qui nous a été offert avec la vie, à notre naissance. Chacun finit par se prendre au jeu, par se donner des objectifs de vie. La méthode de l'anesthésiant dépasse le divertissement, elle permet non seulement de s'occuper mais de ne pas se sentir vivre. C'est une sorte de mise à mort avant l'heure. Parmi les anesthésiants les plus utilisés, il y a les anxiolytiques, les antidépresseurs, l'alcool, les jeux vidéo et toutes les drogues que vous trouverez sur le marché, les drogues dures, les drogues douces, les drogues pharmaceutiques, tout ce qui vous permettra de vous faire oublier votre propre existence et qui doucement, endormira votre conscience en transformant votre vie en un véritable chaos. Même nos habitudes quotidiennes et nos besoins primaires peuvent s'avérer être des anesthésiants s'ils sont consommés à trop forte dose. Le sexe, le sport, la nourriture et même le sommeil. Toutes ces choses qui peuvent à la fois être des exutoires et des prisons. Monica devait probablement utiliser l'As de Pique comme anesthésiant lorsqu'elle se sentait mal et elle restait malgré tout sous son emprise lorsqu'elle se sentait bien. Ce qui est encore plus chaotique, c'est qu'elle se soignait avec l'arme qui la blessait. L'As de Pique lui avait fait perdre le contrôle de sa vie mais elle se réfugiait dans ses bras. Elle revenait sans cesse se nourrir au creux de la main qui la frappait, c'était un cercle vicieux. Monica disait qu'elle ressentait toujours une attirance très forte pour l'As de Pique mais qu'elle n'avait plus envie qu'il fasse partie de sa vie. Elle le désirait mais son comportement la dégoutait. C'était exactement la sensation

qu'éprouvait ce vieillard d'autrefois : l'apitité. Du désir, du dégoût. Du désir, de la répulsion, de l'appétit, de la satiété.

« Vous écrivez quand vous êtes avec lui, n'est-ce pas ?

- J'écris quand je suis seule, il écrit quand il est avec moi. Ses textes sont plus poussés, plus poétiques, j'aimerais pouvoir écrire comme lui. Il décrit la vie par la mort, le laid par le beau. Parfois, je m'endors doucement et alors que je me trouve dans cette phase hypnotique, entre éveil et somnolence, alors que mes muscles se détendent et que je peux sentir le sang couler dans mes veines, j'entends l'encre qu'il laisse s'écouler sur le papier. J'entends les sanglots de sa plume ; tantôt lents, tantôt saccadés, parfois même un peu plus violents, lorsqu'elle s'acharne sur les lignes, griffonnant, raturant, froissant les vers qu'elle vient de mettre au monde. J'entends les rimes, les métaphores qu'il murmure en barbouillant le papier, et je m'endors entre deux vers, avant qu'il n'ait le temps de terminer son œuvre.

- Est-ce donc cela qui vous plaît tant chez lui ? Est-ce son inspiration ? Ses mots ? Sa créativité ? Son talent pour l'écriture ? Vous ne devriez pas vous laisser tant impressionner. Vous devriez être meilleure que lui.

- Pourrais-je l'être ?

- Evidemment, Monica. Continuez d'écrire, surpassez-vous, dépassez-le. Quand votre plume aura vaincu la sienne, ses paroles paraîtront bien creuses, trop pauvres et vides de sens à côté de vos écrits. Ecrivez à partir de ce que vous êtes, ne cherchez pas à écrire à partir de ce qu'il est. »

J'ignorais si le poème que Monica m'avait montré était bel et bien d'elle, ou si elle vantait les exploits de l'As de Pique, c'est d'ailleurs pour cela que je ne l'avais pas complimenté. Néanmoins, Monica m'avait promis d'écrire à nouveau, et je m'en réjouissais déjà.

07 novembre 2009, Tania venait récupérer Mathilde, elles sont toutes les deux restées déjeuner.

« Dis Papa, tu te souviens de Monica ?

- Monica ? Ai-je répété, étonné.

- Oui, la petite rousse qui jouait du piano quand on était petite. Figure-toi qu'elle est cadre dans l'entreprise, c'est à peine si je l'ai reconnue ! »

Je n'osais pas dire à Tania que j'avais retrouvé son vieux journal. Elle m'aurait accusé de l'avoir lu et je ne voulais pas qu'elle me le reproche.

« Est-ce qu'elle joue encore ? »

- Oui ! Elle se produira dans quinze jours, samedi, en début de soirée, sur la scène du Music' Hall ! Il s'agit d'une scène ouverte, le public est même invité à chanter avec elle. On pourrait venir l'écouter ensemble, qu'en dis-tu ? »

Dans « quinze jours », voilà que ma fille parlait de cette manière ! « Dans quinze jours », cela ne se rapportait pas à samedi mais à dimanche ! Pourquoi les gens ont-ils sans cesse besoin d'arrondir le nombre de jours de deux semaines ? Quinze jours, cela ne veut pas dire deux semaines mais bien quinze jours. Une semaine, c'est sept jours. Deux semaines, c'est quatorze jours. Quand il s'agit de trois semaines, on ne peut pas dire vingt jours. On ne peut pas dire un mois non plus, parce qu'il ne s'agit pas d'un mois mais bien de trois semaines. On dit alors vingt et un jours. Quatorze jours n'est pas égal à quinze jours. Autrement, vingt-quatre heures sont négligées, c'est énorme ! Si l'on ne souhaite pas gaspiller de salive pour prononcer une syllabe de plus, il faut simplement dire « Deux semaines ». Imaginez que mon comptable me donne rendez-vous dans deux semaines et que sa secrétaire me dise : « A dans quinze jours, monsieur ! » Si je me rendais dans son bureau quinze jours plus tard, je risquerais de n'y trouver personne pour m'accueillir ou bien je serais très en retard ! Deux semaines, c'est quatorze jours. Quinze jours, c'est quinze jours. Si mon médecin m'annonce qu'il ne me reste que quinze jours à vivre, je vous assure que je ne négligerais pas le quinzième jour de la sorte ! Je n'ai pas repris Tania parce qu'elle semblait enthousiaste à l'idée de cette fameuse soirée. Je me suis contenté d'avaler un morceau copieux de viande blanche à la moutarde afin d'occuper ma langue durant ce court instant.

J'ai finalement répondu, la bouche à moitié pleine :

« Avec grand plaisir ! Je suis impatient de l'entendre. Elle a dû évoluer depuis, je suis certain que ses compositions sont encore plus mélodieuses qu'au bon vieux temps. »

Quand les filles eurent fini de manger, le téléphone sonna. C'était Valérie, son ordinateur était soi-disant en panne, elle voulait que je jette un coup d'œil. L'informatique n'avait jamais été son fort. Il me fallait quitter la province et traverser deux bouches de métro pour me rendre chez elle. L'odeur de la ville était intenable, les égouts transpiraient autant que les nuages et soufflaient leur haleine nauséabonde dans les rues, le vent glacial venait péniblement décoiffer les passants. Je n'aimais pas la ville, les trottoirs étaient bondés, chaque pas était une victoire. Je me suis retrouvé à marcher au ralenti, la bonne femme que je suivais prenait tout le trottoir. Des voitures stationnaient à gauche ; je

n'avais aucun moyen de la dépasser. Elle et son parapluie dégoulinant remplissaient tout l'espace, il fallait que je penche la tête légèrement à gauche et que je me tienne sur la pointe des pieds pour voir où j'allais. Quand je suis arrivé à la station, un jeune homme m'a signalé que le métro venait tout juste de passer, j'ai allumé une cigarette en attendant le prochain. Evidemment, le prochain avait pris de l'avance, je venais de savourer ma première bouffée de fumée qu'il arriva. C'était à croire que quelqu'un se cachait derrière le muret pour avertir le chauffeur du moment où il fallait qu'il passe, afin que je sois le plus énervé possible pour me rendre chez ma fille. J'ai jeté ma cigarette presque intacte à mes pieds et je suis monté dans le métro. Là, un vieillard quémandait des pièces de monnaie, une jeune femme criait au téléphone, postillonnant sur la poussette dans laquelle un bébé pleurait. Mon téléphone portable sonnait de nouveau. J'avais beau tapoter les poches arrière de mon pantalon, fouiller ma sacoche, mes poches avant, je ne le trouvais guère. Quand la sonnerie cessa, je le retrouvai coincé dans ma ceinture. Il affichait un appel manqué de Valérie, apparemment je prenais trop de temps à son goût. Quand je fus enfin arrivé à son appartement, exténué de mon périple, Valérie était en train de passer ses nerfs sur le clavier de son ordinateur.

« Regarde Papa ! Il ne s'allume plus, je ne comprends pas ! »

Mon petit sucre d'orge est une tête de linotte. La luminosité de son écran était au plus bas et elle pensait que son ordinateur était en panne. J'en ai profité pour voir comment avançaient ses recherches d'emploi quand mon regard fut attiré par l'application du calendrier. « Anniversaire Papa. » Ma fille adorée avait activé un rappel pour le jour de mon anniversaire parce qu'elle était incapable de s'en souvenir, cela ne m'a pas plu du tout. Je l'ai désactivé. A cet instant, je venais de faire un triste constat : Il ne restait plus que dix-huit jours avant que je devienne sexagénaire.

16 novembre 2009, je retrouvais Monica dans la matinée.

« C'est officiel, j'ai tout perdu. » M'a-t-elle dit. Monica travaillait depuis quelques mois dans une boutique de prêt à porter et elle venait de se faire licencier. D'après ses dires, ce n'était pas la première fois qu'elle avait à subir cet épisode désagréable et la raison était simple : l'As de Pique. « Il est arrivé en furie au magasin et a crié sur une cliente. J'ai pris sa défense parce qu'il venait pour me voir et cette satanée cliente a dit qu'elle n'avait jamais eu affaire à un tel vacarme. Nous en sommes arrivés à nous insulter tous les trois, elle avait un ignoble regard méprisant. Evidemment, toute la boutique a assisté à la scène et on m'a mise dehors sur-le-champ. »

Même si Monica était en tort, elle ne pouvait s'empêcher d'accuser la cliente, qui venait simplement se munir de quelques vêtements. Il était certain que Monica allait avoir de plus en plus de mal à trouver un nouvel emploi, d'abord parce que le monde est petit, les commerçants parlent et connaissent leurs employés, mais aussi parce que Monica n'avait pas de situation stable. Elle n'était

plus étudiante, n'avait pas d'enfants à charge, elle était encore dépendante de sa mère et n'avait même pas obtenu son permis de conduire. Comment allait-elle payer son loyer ? Et puisque les circonstances n'étaient pas assez complexes, Monica avait décidé d'entretenir l'As de Pique. Le peu d'argent qui lui restait pour survivre atterrissait mystérieusement dans les poches de Monsieur. Il fallait que Monica pense à elle pour se sortir de là. Je lui avais conseillé d'écrire, de proposer ses textes à de petites maisons d'édition, de participer à des concours de poésie, elle semblait déterminée à poursuivre dans cette voie.

« Parfois, il m'arrive de participer à des projets musicaux. Je fais partie d'une association de jeunes artistes, il fut un temps où j'y venais régulièrement pour peindre. Aujourd'hui, je m'y rends principalement pour écrire avec les musiciens. Ils me présentent leur maquette, j'écoute leurs compositions et j'écris le texte que le chanteur interprétera. C'est une activité qui me procure énormément de bien-être, les musiciens connaissent d'autres musiciens et petit à petit, notre réseau s'agrandit.

- C'est une idée fantastique, Monica. Pourquoi n'interpréteriez-vous pas vos propres textes ?

- C'est justement ce que je voudrais faire. Je ne chanterai pas, je réciterai mes textes tout en suivant la mélodie. Peut-être que je les lirai simplement, à vrai dire, je ne sais pas encore. J'interpréterai mes propres textes pour la première fois dans quelques jours et ce défi me donne la possibilité de m'accrocher à quelque chose. Je n'ai peut-être pas tout perdu, il me reste les petits instants comme ceux que je m'appête à vivre, les instants qui me réconfortent, qui m'autorisent encore à croire en quelque chose. »

J'étais heureux de quitter Monica dans un état d'esprit plus serein. Elle était arrivée en se plaignant d'avoir tout perdu, elle était repartie en pensant à son prochain objectif. Elle était repartie avec de l'espoir et pourtant, elle n'avait rien gagné entre son arrivée et son départ. Cet espoir était en elle, elle l'avait retrouvé. Monica s'accrochait à l'art. Ecrire lui permettait d'extérioriser. J'admirais les lettres qu'elle m'envoyait. Elles étaient signées, toujours de la même manière, elles étaient sincères. Lorsque nous écrivons, nous figeons nos propos.

Autrefois, avant qu'ils ne se plaignent sur internet, les gens se retrouvaient après une dure journée de travail, ils se rassemblaient au bar du coin pour critiquer les autres, pour critiquer la politique, les générations à venir. Ils blâmaient leur entourage, leurs proches et parfois même, leur propre

existence. Leurs propos n'étaient pourtant pas condamnables. Rien de ce qu'ils prononçaient n'était méprisable parce que rien n'était figé, rien n'était signé et rien ne semblait être sincère. Ecrire, c'est réfléchir, confirmer les propos que l'on énonce. Lorsque nous parlons, nous exprimons tout ce qui nous passe par la tête, nous nous contredisons, la spontanéité n'est ni concrète ni logique, elle est abstraite. Les propos que vous tiendrez autour d'un café resteront autour de ce café et quand tous les témoins de vos dires, trop occupés par leur quotidien, auront oublié vos paroles, ces dernières disparaîtront. Les gens seront bien plus attentifs à ce que vous écrirez qu'à ce que vous direz, d'abord parce qu'ils pourront choisir le moment où ils vous liront, mais aussi parce qu'au cours d'une conversation, vous ne serez jamais leur priorité. Les gens préfèrent parler d'eux. Ecrire revient à laisser une trace. Vous souvenez-vous mot pour mot, d'une conversation que vous aviez eue l'année dernière ? Si vous ne l'avez pas enregistrée, alors vous ne la retrouverez jamais complètement. Vous ne pourrez que l'interpréter.

Parfois, je repense au temps où mon frère m'invitait à dîner. Il me parlait de Sandra, il déformait sans cesse ses propos. Il me racontait qu'elle se plaignait de ne pas avoir d'enfants, de ne pas être assez soutenue, il me rapportait ses paroles : « Elle m'a dit 'Oui ! Et ce n'est pas toi qui cuisines... Et je suis la bonne de la maison...' » Ce n'était pas vrai du tout, Sandra ne parlait pas de cette manière, il ne s'agissait pas de ses mots. Mon frère interprétait ses paroles. Il finissait toujours son discours en radotant « Tu sais, je ne te mentirais pas, je ne dis que la vérité. De toute manière, je ne sais pas mentir. » Un bon menteur vous dira toujours qu'il est un mauvais menteur. Mon frère ment comme il respire, il a toujours vécu dans l'illusion. Aujourd'hui, il vit dans le passé.

21 novembre 2009, j'allais chercher Cécile qui souhaitait passer la soirée avec nous. De toute évidence, Valérie n'était pas disponible. La vie de famille, ce n'était pas son fort non plus. Ma femme avait téléphoné, elle comptait nous faire passer les prochaines vacances estivales au Mexique, les filles étaient ravies. Cécile négociait déjà ses congés alors que je m'attendais à des vacances en amoureux.

« Vous avez de la chance, Maman et toi, me dit-elle. Vous vous aimez comme au premier jour. » Elle avait raison. De nos jours, l'amour est plus compliqué qu'à l'époque, même les rencontres se font par le biais d'internet. Les gens ne savent plus se parler en se regardant dans les yeux. De mon temps, il suffisait d'un regard pour nous comprendre et les relations charnelles n'étaient pas dangereuses, elles étaient belles.

Je suis de ceux qui couraient dans les rues en plein après-midi et qui étaient prêts à tout pour récolter quelques centimes leur permettant de s'offrir des friandises dans la boulangerie du coin. Le monde évolue à une vitesse phénoménale.

Nous arrivâmes au Music' Hall, Tania me faisait signe de la suivre.

« Papa, voici Monica ! »

Elle avait changé. Elle était grande, ses cheveux étaient plus clairs, son visage paraissait moins pâle. Monica était devenue une magnifique jeune femme. Je n'ai pu lui parler qu'un bref instant parce qu'elle devait s'entretenir avec les autres musiciens. Monica n'était pas seule à se produire ce soir-là.

Alors que les filles nous avaient tout juste trouvé une table, un léger son de piano se fit entendre. Je levai les yeux, j'étais stupéfait. A côté du piano, se tenait une jeune fille qui m'était familière, une jeune femme aux airs enfantins, au regard innocent, parfois troublé ; elle était étonnée du silence qui régnait dans la salle, flattée du fait que tant d'oreilles s'apprêtaient à l'entendre, à l'écouter. C'était Monica, l'autre Monica. La Monica qui m'écrivait des lettres, celle qui semblait à la fois fragile et déterminée. Elle allait se produire aux côtés de son homonyme, elle allait pour la première fois, dévoiler sa plume à ceux qu'elle ne connaissait pas.

Je me souviens des mots de Monica, de ses vers, de son intonation tremblante. Elle était stressée, nerveuse. Elle a débuté son premier texte en tenant fermement sa feuille, puis, au fur et à mesure de sa récitation, l'a délicatement posée sur le pupitre à proximité. Monica n'avait pas besoin d'antisèches, elle se débrouillait à merveille.

*« Je rêve, je m'évade, dans ces basses balades,
Tantôt douces, tantôt fades ;
Et je glousse, je ricane,
Jusqu'à ce que je trépasse,
Jusqu'à ce que je m'efface de vos vastes pensées,
De vos âmes écorchées,
Je m'efface, je m'en vais,
En silence, là, je fuis,
Je ne pense et je ne suis,
Puis je meurs et je ne vis,
Je demeure juste endormie. »*

Les applaudissements furent intenses. Le piano jouait en mineur. C'était du velours, un textile doux qui ne sentait pas le renfermé mais plutôt le renouveau. Je dirais que les harmonies sentaient la fleur d'oranger, des notes à la fois lourdes et légères, des sons ronds et pâles, une ambiance ragoûtante. Monica devait encore présenter un second poème. Elle l'avait nommé « Le Ciel ».

*« Oh Ciel, si grand, si bleu,
Lune de miel, soleil pluvieux,
Les nuages tristes parfois transpirent,
Et le vent siffle encore aux grands soupirs,
Je sens en toi comme un chagrin qui ne peut taire tes averses,
Je sens en toi les pleurs divins, larmes amères que tu verses,
Oh Ciel dis-moi, quelles sont tes peines, Oh Ciel je vois quelle est ta haine,
Etoiles divines qui s'enchangent, épines qui taillent tes veines,
Quand vient la brume, la lune fume ; vient le brouillard, heureux hasard,
Pour que les oiseaux ne puissent voir et qu'ils s'aiment au premier regard.
Oh Ciel dis-moi tes volontés, je m'y plierai sous ta beauté,
Oh montre-moi tes artifices, je t'offrirai mes sacrifices,
Montre-moi l'aube dans le noir, d'humeur morose, toi mon miroir,
Oh Ciel nul n'est plus beau que toi,
Oh Ciel, tu m'offriras la foi. »*

Le piano était incroyable, tout comme les vers de Monica. Elle avait su les adapter à la mélodie bien qu'il s'agisse d'un exercice difficile. Les gens se levaient pour la féliciter. « C'était incroyable ! » Cria un jeune homme, « J'ai adoré ! » dit une petite fille. Je me demandais si Monica avait conscience de son talent. Elle était si belle, vêtue d'une robe rouge de soie et d'un bandeau noir. Ses yeux brillaient et son teint halé lui allait à merveille. Elle écrivait si bien et semblait si heureuse de lire ses textes. On aurait dit que la scène avait été faite pour elle. Il s'agissait de sa maison, sa propriété. On ne voyait qu'elle, on n'entendait qu'elle, le piano était le décor de ses vers ; elle enchaînait les syllabes comme si chacun de ses mots siégeait dans sa poitrine et criait pour en sortir. Pendant qu'elle exposait ses récits, l'autre Monica, tout en harmonie, s'appliquait au piano. Monica, tout en harmonie, l'une récitait, l'autre jouait en mineur. Quand Monica s'était tue, une atmosphère tragique régnait. C'était un parfum plus dramatique qui embaumait la salle. Certains pensaient à leur propre histoire, d'autres se reconnaissaient dans les paroles récitées. Les jeunes filles assises à ma gauche avaient la larme à l'œil. Monica était décidément faite pour écrire.

Un peu plus tard dans la soirée, Monica m'avait remarqué. Elle vint me saluer.
« J'ai été nulle ! » S'exclama-t-elle. Ce n'était pas vrai du tout, Monica avait été sensationnelle et même si cela n'est pas très important, sa beauté était époustouflante. Tout le monde l'adorait. Cécile vint la rejoindre pour discuter, pendant que le piano reprenait. J'ignorais ce qu'elles se disaient, mais leur conversation avait bien duré une demi-heure. J'ai insisté auprès de ma fille pour savoir de

quoi il était question et elle m'avait fait part d'une nouvelle très satisfaisante : Cécile connaissait un éditeur, il s'agissait en fait du propriétaire de l'appartement qu'elle occupait. Il était en constante recherche de nouveaux écrivains, de nouveaux poètes et selon ma fille, Monica correspondait parfaitement à ses attentes. J'étais réjoui, impatient que Cécile lui parle de Monica.

Parfois, quand les gens écrivent, c'est qu'ils ne vont pas bien, m'avait dit Mathilde. Peut-être que les gens qui ne vont pas bien pensent beaucoup trop. Ils s'évadent, partent dans leurs pensées, fuient la réalité pour se créer un cocon bien douillet au sein de leur esprit. Nous ne pensons pas tous de la même manière. J'ai entendu dire que certaines personnes pensaient dans une langue étrangère, d'autres pensent à voix haute et d'autres pensent à la deuxième personne, ce n'est pas mon cas. Je pense avec « Je » ; ainsi, je suis certain de ne parler qu'à moi-même. Au fond, les gens qui pensent à la deuxième personne ont-ils tort ? Je n'en suis pas certain. Ils dissocient ce qu'ils sont physiquement de ce qu'ils sont mentalement et cela les aide parfois à traverser diverses épreuves. « C'est difficile, mais tu es capable de le faire. », « Ce n'est pas à toi de le faire, c'est à ton mental. » Ont-ils l'impression de parler à quelqu'un d'autre ? Se parlent-ils à eux seuls ?

Je me demandais comment pensait Monica et c'est pourquoi je lui avais demandé de revenir sur une période difficile de sa vie. La réponse était claire : elle pensait avec « Tu ».

Le surlendemain du concert au Music' Hall, Monica m'avait appelé. Je lui avais demandé de me décrire ses pensées lorsqu'elle devait se confronter à une situation délicate. C'était une manière pour moi d'avoir accès à son esprit, à ce qu'elle était vraiment. Monica m'avait fait part d'un épisode lointain, d'un souvenir de son enfance, alors que sa mère se disputait avec son petit ami, dans la salle de bain. Elle m'avait alors rapporté ses pensées, à ce moment-là.

« Tu dois rester là et écouter de la musique pour ne pas les entendre. Mets Nirvana. Ah mince, tu ne l'as pas. Allume la radio. Mets quelque chose de fou, une musique qui explose. Tiens, mets du métal. Voilà, très bien. Mince, tu as envie d'uriner. Attends un peu, ils n'ont pas fini de parler. Ne t'inquiète pas, ils crient parce qu'ils ne sont pas d'accord, ils n'en ont plus pour très longtemps. Monte le son de la radio. Tu n'as pas fait ton sac pour demain, tu n'as qu'à le faire maintenant. Mince ! Le sandwich est dans la cuisine. Vas-y mais ne fais pas de bruit. Chut ! Doucement ! Que tu es sotté ! Tes pieds sont des sabots ou quoi ? Marche sans faire de bruit. Si Maman te trouve dans la cuisine, tu es bonne pour la pension. Prends le sandwich et la bouteille d'eau. Attrape un verre en plastique si tu as soif cette nuit. Tu fais trop de bruit, mets-toi pieds nus. Doucement les escaliers ! Pose tes mains sur la rampe. Voilà, on y est presque, entre dans la chambre à toute vitesse. Ferme la porte et baisse un peu la radio, ils crient, éteins la radio. Non, ne l'éteins pas, baisse le volume au minimum.

François menace Maman. Est-ce que tu pourrais juste t'approcher de la salle de bain ? Allons n'aie pas peur ! Arrête de faire ta chochette, regarde à travers la serrure. Maman a un couteau. Il faut que tu interviennes ! Maman va se tailler les veines, François ne dit rien, vite, ouvre la porte ; dépêche-toi ! Mais que tu es bête ! Pourquoi n'as-tu pas ouvert la porte ? Maman aurait pu mourir et tu ne fais rien. Vite, François arrive, file dans ta chambre. Plus vite ! Allons, plus vite ! Heureusement que Maman est encore vivante, autrement elle serait morte à cause de toi, tu ne fais jamais rien de bien. C'est ta faute si François et Maman se disputent, ils ont besoin d'argent et tu leur coutes trop cher. Arrête de pleurer ! Bon Dieu, tu ne sais faire que ça ? Tu pleurniches comme un bambin ! Tu es fragile et ridicule, tu finiras mal, très mal. François s'en va. Il a claqué la porte, il ne reviendra jamais. C'est ta faute ; si tu avais été plus forte et moins pleurnicheuse, il ne serait pas parti. Maman pourra t'en vouloir. Tu es nulle, tu es laide, tu es un déchet, un poids pour toute la famille. C'est toi qui aurais dû partir, ce n'est pas François. Maman n'a plus d'argent, comment penses-tu qu'elle va t'élever ? Tu n'apporteras jamais rien de bien pour aider Maman. »

Le fait que Monica évoque cet épisode tragique m'avait permis d'une part, de comprendre son traumatisme et d'autre part, de me rendre compte de l'intensité de ses mots. Les mots ont un poids, ce sont les miroirs des faits qui en découlent. Monica était dure avec elle-même, elle s'insultait, se dévalorisait et finissait par devenir ce qu'elle détestait. Il y avait au plus profond d'elle-même une Monica enfant qui se laissait battre par les mots de la Monica adulte. Elle était en conflit avec elle-même. Elle disait qu'elle ne se sentait pas à sa place.

« Je ne suis ni blonde ni brune, ni grande ni petite, je n'étais pas mauvaise à l'école, je n'étais pas excellente non plus. Au moins, j'ai toujours été dans la moyenne. Je n'ai jamais su prendre parti. Vous allez penser 'on n'est jamais fier de ce que l'on est !' mais moi, je ne prétendais pas être ce que je n'étais pas. J'étais simplement transparente. Depuis toute petite, j'ai du mal à faire des choix, je préfère toujours l'entre-deux. On me demandait si je préférais les glaces au chocolat ou à la vanille, je répondais que j'aimais les glaces au chocolat, avec de la vanille à l'intérieur. On me posait beaucoup de questions, on me demandait de faire des choix simples, je répondais toujours 'Je ne sais pas' parce que j'étais incapable de choisir. On m'a demandé de choisir entre deux poupées, l'une avait les cheveux longs, l'autre avait les cheveux courts. Je n'ai jamais pu choisir parce qu'aucune poupée n'avait les cheveux mi-longs, je ne voulais pas faire de peine à Maman qui avait les cheveux courts mais peut-être qu'au fond de moi, je préférais celle avec les cheveux longs. Un jour, on m'a demandé si je souhaitais revoir François, j'ai répondu que je ne savais pas. En fait, je pense que je savais que je voulais le revoir mais je me disais que lui, ne souhaitait pas forcément avoir à s'occuper

de moi donc j'ai laissé Maman choisir à ma place, elle a jugé que je ne désirais pas vraiment le revoir. »

Monica avait grandi sans figure paternelle, elle n'avait jamais pu poser de nom sur l'homme qui l'avait mise au monde. Elle avait tenté à plusieurs reprises de le retrouver, mais elle n'avait hélas, jamais pu savoir qui il était. Parfois, elle croisait un homme dans la rue, elle lui souriait, elle se disait que c'était peut-être lui, qu'il s'agissait peut-être de l'homme qu'elle aurait pu appeler « Papa ». L'As de Pique était sans doute une manière de compenser ce manque paternel, elle le voyait comme un repère ; sa présence lui laissait croire qu'elle contrôlait ses émotions, son manque, sa vie. En vérité, Monica ne contrôlait rien de tout cela et l'As de Pique ne faisait que l'enfoncer. Je pense qu'elle n'était plus en recherche du plaisir mais en éternelle fuite de la douleur.

« Je vais me soigner. »

C'était la phrase que je voulais qu'elle prononce et elle venait juste de le faire.

Monica s'était enfin décidée à agir.

« Je vais me soigner et je ne verrai plus l'As de Pique. »

Elle avait évoqué la possibilité de suivre une thérapie dans un centre spécialisé, avec des addictologues pouvant l'aider à guérir de ses blessures, à rompre définitivement, à se protéger, à penser à elle. J'étais heureux qu'elle me parle de cela, elle avait d'ailleurs elle-même employé le verbe « soigner », Monica savait qu'elle souffrait. Il fallait tout de même qu'elle admette définitivement son désir de guérir. Ce qui me gênait beaucoup avec Monica, c'était qu'elle pouvait prendre une décision un jour et affirmer tout le contraire le lendemain. Aucun propos ne pouvait véritablement être une promesse. Dans tous les cas, Monica allait quitter son appartement pour repartir vivre chez sa mère. C'était une bonne chose ; elle ne travaillait plus et de ce fait, elle ne pouvait plus payer son loyer et subvenir à ses besoins. De cette manière, Monica allait non seulement pouvoir être épaulée mais elle aurait aussi plus de temps pour elle, elle n'allait plus entretenir l'As de Pique. Sa mère ne voulait plus qu'elle le revoie et encore moins sous son propre toit.

25 novembre 2009, je célébrais mon soixantième anniversaire. Ma femme m'avait envoyé un colis accompagné d'une magnifique carte postale du Mexique. C'était un vêtement, une chemise grise à motifs. Son séminaire allait prendre fin le week-end qui suivait et j'avais hâte de la serrer dans mes bras. Cécile avait appelé dans la matinée et Tania dans l'après-midi. Mon frère m'invitait à dîner pour l'occasion. Il comptait me présenter Marlène, sa nouvelle prétendante. Au moins, je me disais qu'en présence de Marlène, il n'allait pas passer la soirée à pleurer le départ de Sandra. La journée passait à grande vitesse, j'avais reçu des lettres, des appels de cousins éloignés, des sms de

numéros inconnus auxquels j'ai répondu fièrement, faisant mine de connaître les expéditeurs. Aucun signe de vie de Valérie.

Valérie, parfois je me demande de qui tu tiens. Vingt et une heures trente, je sortais du restaurant, je t'ai croisée aux bras d'un garçon d'une trentaine d'années, tu te rendais dans le pub un peu plus loin, tu ne m'as pas vu. Tu avais l'air bien occupée, tu n'as même pas reconnu la voiture de ton oncle. J'ai décidé de faire sonner ton portable en prenant bien soin de masquer mon numéro, tu as décroché. J'ai tendu le téléphone à Marlène, je lui soufflais ce que je voulais qu'elle te dise. Elle a marmonné :
« Bonjour, je travaille pour l'assistance informatique de la région, avez-vous eu un quelconque problème avec votre ordinateur ces derniers jours ? »

Tu n'as rien répondu. Tu t'es contentée de crier « Allo ?! Allo ?! », alors que tu avais parfaitement entendu. Marlène t'a parlé d'un problème informatique concernant l'application du calendrier, elle t'a dit que les rappels automatiques de tous les habitants de la région s'étaient malencontreusement désactivés, tu n'as même pas eu l'intelligence de penser à celui que tu avais inscrit quelques jours auparavant. Tu as fini par raccrocher, pensant qu'il s'agissait d'une erreur ou d'un canular, tu as préféré passer une soirée paisible avec ton ami, ce dernier était plus important que ton propre père. Si Monica avait eu la chance d'avoir son père auprès d'elle, je suis certain qu'elle aurait pensé à son anniversaire.

Je suis rentré à la maison, attristé de ne pas avoir de tes nouvelles, j'ai lu les courriels, les sms, les cartes postales et les lettres que j'avais reçus en espérant tomber sur ton écriture. J'avais réceptionné un e-mail de la parfumerie m'offrant un bon d'achat, une lettre écrite par nos anciens voisins et même un petit mot de Monica. « *Joyeux anniversaire, merci de m'écouter, vous m'êtes cher et vous êtes vrai, vous êtes un homme juste, vous êtes un homme bon. Un homme honnête, merci. Monica.* » J'ignorais comment elle connaissait ma date d'anniversaire, je ne lui avais pourtant jamais dit. Toujours est-il qu'elle y avait pensé, contrairement à toi. Le lendemain, tu as dû vérifier les rappels de ton ordinateur, le coup de fil de Marlène t'a probablement inquiétée. Tu m'as appelé, paniquée d'avoir oublié mon anniversaire, tu voulais arranger la situation alors tu as menti. « Papa ! Je te souhaite un joyeux anniversaire avec un jour de retard, mon téléphone ne fonctionnait plus alors je n'ai pas pu t'appeler ; tu sais que la technologie et moi, ça fait deux ! » Non seulement tu es immature mais tu es aussi menteuse. Ton téléphone fonctionnait si bien la veille que tu as pu être prévenue d'un problème informatique concernant le calendrier. Tu croyais bien faire alors j'ai fait semblant de croire en ton mensonge. Je t'ai répondu comme si rien ne s'était passé.

Valérie, ta maladresse et ta puérilité me font mal mais sache que je t'aime. Je t'ai toujours aimée et j'estime avoir fait de mon mieux pour être un bon père. Ce soir-là, j'aurais aimé que ce soit toi qui me dises que je suis un homme bon, un homme honnête.

28 novembre 2009, ma femme rentrait enfin, je devais la rejoindre à l'aéroport de Paris. Nous nous sommes enlacés pendant dix minutes en attendant les valises. Dix minutes, c'est peu. Habituellement, il faut prévoir au moins quinze minutes pour réceptionner une valise et trois quarts d'heure si nous voyageons en famille. Le personnel de l'aéroport est toujours débordé, les trafics prennent souvent du retard. Les bagages d'une même famille ne se trouvent que très rarement côte à côte sur le tapis et la première valise qui apparaît n'appartient jamais à personne. Je soupçonne les aéroports des grandes villes de laisser défiler des faux bagages pour ne pas inquiéter les voyageurs. Ainsi, si un incident survenait au niveau de la soute, les passagers ne s'affoleraient pas en voyant les premières valises défiler. Cela laisserait du temps au personnel pour trouver une solution de secours. Une fois les bagages de ma femme sur le tapis roulant, nous nous empressâmes de les récupérer. Il a fallu bousculer quelques personnes et se jeter brusquement sur la droite du tapis pour les prendre au passage ; ma femme a même failli assommer le jeune homme installé derrière nous en réceptionnant la tirette d'une valise. Il fallait être vif et réactif sinon les valises repartaient pour un tour.

Cécile nous a par la suite rejoints sur le parking de l'aéroport. Elle avait eu l'occasion de s'entretenir avec Charles, le propriétaire de son appartement, à propos de la plume de Monica. Le jeune éditeur souhaitait la rencontrer. Evidemment, il fallait que Monica tienne parole et entame sa cure. L'As de Pique ne devait en aucun cas faire obstacle à cette opportunité. Elle allait pouvoir aborder différents points de son enfance et par la même occasion, travailler sur son comportement, comprendre sa relation avec l'As de Pique pour sortir de sa spirale infernale. Il était important qu'elle ait un suivi, c'était une jeune fille fragile. Elle était sans cesse en demande d'attention, en manque d'amour. Elle pensait pouvoir combler ses carences dans les bras de James mais ceux de l'As de Pique étaient bien plus faciles à atteindre et leur relation était déjà passionnelle.

Le soir même du retour de ma femme, nous nous sommes assis dans le jardin pour regarder les étoiles. Il faisait froid, mais c'était bon de la serrer contre moi. C'est amusant de voir à quel point nous sommes petits en regardant le ciel. Nous sommes insignifiants. La vie ne résulte que d'un heureux hasard. Qui aurait pu penser que la Terre réunirait toutes les conditions pour abriter la vie ? L'évènement correspondant à notre existence même avait finalement une probabilité très faible de se réaliser et pourtant nous sommes là. Vous existez. Vous avez en quelque sorte gagné au loto cent fois

de suite. Les étoiles que vous pourrez observer à la tombée de la nuit vous paraîtront infinies, vous savez qu'elles sont immenses puisque vous les apercevez depuis la Terre. Pourtant, beaucoup d'entre elles n'ont plus la chance d'exister. Finalement nous ne sommes pas si petits en sachant cela. La relativité du temps me fascine, Einstein a posé des mots sur ce qui nous paraissait inimaginable. Le temps est déformé, dilaté, que vivrait-on si ce n'était pas le cas ? Si le temps est relatif, comment l'âme le perçoit-elle ? Comment « voyons »-nous le temps des vivants passer lorsque nous sommes morts ? A quelle vitesse voyagent les âmes ? Sans corps, nous ne nous préoccupions plus de la gravité, n'est-ce pas ? Est-ce que tout autour de nous, nous paraîtrait figé ? Ou au contraire, est-ce que nous serions l'univers lui-même, les trous noirs et les planètes entières ? Nous verrions alors ce même univers disparaître à toute vitesse, tout autour de nous serait accéléré et nous emporterions le monde avec nous ; pensez-vous que cela soit possible ? Nous ne le saurons sans doute que lorsqu'il sera trop tard pour l'expliquer. J'aimerais savoir comment le monde aurait évolué si nous n'étions que des êtres spirituels. J'aimerais savoir si les guerres, la misère et la pauvreté auraient tout de même existé. J'aimerais savoir comment le monde aurait évolué sans l'être humain. Certains pensent que nous sommes l'espèce la plus intelligente, nous sommes l'incarnation de la bêtise. Nous payons pour vivre alors que nous n'avons pas demandé à naître, les trois quarts d'entre nous s'en seraient bien passés. Nous payons pour survivre puis nous payons pour mourir ; les plus riches d'entre nous pourront s'offrir une tombe plus confortable. J'aimerais partir vivre sur une planète où on ne paye pas pour exister, ni pour s'éteindre, d'ailleurs. Monica rêvait probablement d'une planète remplie d'amour et de plaisirs et Valérie, d'un monde où les anniversaires, les sorties en famille et la technologie n'existent pas. Un monde où la vaisselle se fait toute seule et où les chewing-gums se dégradent au contact des fauteuils en bois.

30 novembre 2009, je revoyais Monica. Elle m'avait fait part d'un poème qu'elle avait écrit durant le weekend.

Le Sens de la Vie

*Les enfants dansent, ils dansent et crient, cherchent le sens de leurs envies,
Dans tous les sens, ils courent et tournent partout encore, jusqu'à se perdre,
Et quand leurs sens se détournent leur âme pleure ces larmes laides,
Sens de la vie, sens de mes nuits, je t'ai perdu dans ce brouillard,
Sens des envies, toi qui me fuis, je t'ai mordu, là ton sang noir
S'écoule de venin mortel, coule de poison éternel
Je t'ai tué, tu t'es vengé, je t'ai tué, tu m'as brisée,*

Et là, je pleure mes jours passés, douces lueurs ; nuits agitées.

J'étais stupéfait de la continuité du poème de Monica. Les premiers vers semblaient différents des derniers. Au premier abord, on aurait pu croire qu'il s'agissait d'un poème joyeux, vantant l'innocence enfantine face à la réalité de la vie. Finalement, le poème avait pris une tournure dramatique.

« J'ai commencé à écrire ce poème alors que j'étais seule dans ma chambre. J'ai revu l'As de Pique entre deux vers ; j'ai écrit la fin du poème avec lui. Vous savez, je suis totalement sous son emprise. Je ne savoure pas ses paroles ; je les bois cul-sec. Je ne peux imaginer l'avenir qu'en sa présence. Pourtant, en relisant ce poème, je n'ai plus envie de vivre ainsi. Je n'ai plus envie de me lever en pensant à lui, de me coucher dans ses bras. J'aimerais pouvoir l'éviter mais il est plus fort que moi. Je l'ai dans la peau, il coule dans mes veines. »

Pour que Monica se soigne de l'As de Pique, il fallait qu'elle en ait la volonté, la force et les moyens. Je ne voulais pas lui faire de reproches. Certes, elle s'était abreuvée à la source de son entière souffrance mais de cette même source, s'écoulait son oxygène. A ce stade, l'accuser de ses rechutes ne pouvait que lui faire perdre la motivation de se battre. Je n'aimais pas l'idée qu'elle se sente faible. Monica n'avait pas perdu la volonté de guérir.

« Quand je me sens incapable de faire quelque chose, j'imagine que quelqu'un d'autre le fera à ma place, m'avait-elle dit. J'imagine qu'une Monica plus forte, solide et déterminée viendra prendre le contrôle de mon corps et affronter les choses auxquelles je ne peux faire face. Pendant ce temps, la pauvre Monica que je suis n'aura qu'à se reposer. Ce n'est plus à moi de porter les armes ; c'est à elle.

- Est-ce que cette technique fonctionne ?

- Parfois, elle fonctionne très bien. Je parviens réellement à me mettre dans la peau de cette nouvelle Monica. Peut-être que c'est elle, qui se met dans ma peau. Parfois, je ne la trouve pas. Vous savez, quand j'étais petite, je me servais de cette Monica pour faire face à la culpabilité. J'avais fait une bêtise, je répétais 'ce n'est pas moi, je n'ai rien fait !'

- Et aujourd'hui, êtes-vous toujours convaincue que ce n'était pas vous ?

- Evidemment, c'était moi. C'était moi qui avais cassé le vase, c'était moi qui avais dessiné sur le mur, c'est à cause de moi que François est parti, peut-être que si mon père n'a jamais donné signe de vie, j'y suis aussi pour quelque chose. Mais lorsqu'on ne peut pas tirer profit d'une situation, il est

plus rassurant de se dire qu'elle a été engendrée par quelqu'un d'autre. Cette Monica qui passe ses nuits dans le bateau de l'As de Pique, observant les horizons, les chemins fleuris et ensoleillés, je la déteste. C'est en me réveillant devant ce paysage fade et lamentable que je réalise que je la hais au plus profond de moi-même. »

Bien entendu, Monica n'était pas coupable de l'absence de son père, ni même du départ de François. Je voulais simplement lui faire comprendre que la Monica qu'elle estimait plus forte résultait d'elle-même.

La culpabilité est un bagage très lourd à porter. Parfois, le propriétaire de ce bagage décide de l'abandonner. Parfois, c'est un autre voyageur qui en a la charge, persuadé que ce bagage lui appartient désormais. Faire face à la culpabilité est l'une des choses les plus difficiles mentalement et psychologiquement. Certains l'acceptent parce qu'ils en tirent une leçon, quelque chose de positif. D'autres trouvent une manière de réparer leurs actes en commettant une action meilleure. Certains rejettent la faute sur leurs adversaires. D'autres dissocient. Monica avait l'impression de détester la personne qu'elle avait été avec l'As de Pique, une fois ce dernier parti. Elle avait honte de cette Monica, de celle qui l'empêchait de se sentir elle-même.

4 décembre 2009, sept heures du matin. Je recevais un nouvel appel de Monica. A une heure pareille, cela me semblait étrange, elle n'avait à ma connaissance, jamais été très matinale.

« Bonjour...Je suis bien chez Monsieur Stéphane Lebreuil ? S'il vous plait... Je.... »

Ce n'était pas la voix de Monica.

« Je vous en supplie, aidez-moi, Monica a fait un malaise, elle vient de...

- Mon Dieu, Monica ! Est-ce qu'elle respire encore ? Avez-vous prévenu les urgences ? Mais... Qui êtes-vous ?

- Elle vient d'être hospitalisée... Je... Je suis... sa mère. Vous comprenez, je ne savais pas qui contacter... Vous êtes le seul à savoir l'écouter et puisque vous êtes son ...

- Dans quel hôpital vous trouvez-vous ? J'arrive immédiatement. »

J'ai rencontré Vivianne, la mère de Monica en arrivant à l'hôpital. Elle était partagée entre l'inquiétude qu'elle éprouvait pour sa fille et sa haine envers l'As de Pique. La veille, Monica se rendait à une soirée entre amis. L'As de Pique avait encore frappé, dans tous les sens du terme. Elle

était rentrée avec lui. Au petit matin, Vivianne retrouvait sa fille agonisant sur le sol, son front saignait contre le carrelage. Il ne s'agissait pas d'un simple malaise.

« Je savais qu'elle le revoyait mais je ne voulais pas en entendre parler, m'a-t-elle dit. Elle le fréquente depuis presque six ans. Les premières années, rien ne lui semblait lamentable, alors elle continuait de le voir. Son calvaire a commencé deux ans plus tard. » Selon Vivianne, il fut un temps où Monica se levait la nuit pour rejoindre l'As de Pique.

« Elle se levait une nuit par semaine puis une nuit sur deux, jusqu'à se lever toutes les nuits, sans exceptions. Je l'entendais et je savais qu'elle partait le rejoindre. Si elle se rendait chez des amis, l'As de Pique la suivait. S'il ne l'attendait pas déjà là-bas, elle était forcée de l'amener. Si ses amis refusaient sa présence, il l'obligeait à rester avec lui. Un jour, je suis entrée dans sa chambre, elle était allongée sur le sol, un bleu sur la hanche, elle pleurait. Je n'ai jamais éprouvé tant de haine envers lui et même si cela est triste à reconnaître, tant de déception envers ma propre fille. J'avais honte, je me sentais humiliée, je remettais en cause mon éducation. J'ai nettoyé la chambre, j'ai chassé toutes les empreintes qu'il avait laissées, toutes les traces qu'elle avait de lui. J'ai demandé à Monica de mettre les deux pieds dans un centre spécialisé. Elle ne pouvait rester que cinq secondes, je voulais qu'elle fasse l'effort d'y entrer. Elle ne l'a jamais fait. Elle a accepté de participer à différents groupes de discussion, la seule chose qu'elle a retenue est le fait qu'il existait des situations pires que la sienne. Elle était dans le déni. Je ne voulais pas avoir à revivre cette scène et c'est en partie pour cette raison que Monica a fini par prendre un appartement. Je ne pourrai pas l'aider tant qu'elle ne s'aidera pas elle-même. Que voulez-vous que je fasse ? Que je l'enferme dans une pièce ? »

Vivianne avait raison, forcer Monica à trouver de l'aide n'était pas la meilleure chose à faire. Quand on ne lui interdisait pas de voir l'As de Pique, on lui faisait comprendre que c'était mal. Monica continuait de le voir mais elle se cachait. Son entourage l'en privait, elle était obligée de dissimuler ses actes pour ne pas décevoir. Monica recherchait l'amour et l'admiration de ses proches, elle voulait que l'on soit fier d'elle. Elle se cachait et c'était encore pire parce que c'était quand elle était seule que l'As de Pique se déchainait, elle n'avait personne pour prendre le dessus. Elle cherchait des alliés, des personnes qui l'aident à le retrouver, qui l'aident à se cacher. Ceux qui tenaient réellement à l'aider la poussaient à fuir l'As de Pique, alors elle les considérait comme des ennemis.

Monica était restée inconsciente jusqu'en milieu de matinée. A son réveil, elle m'avait dit :

« Je suis désolée, c'était la dernière fois. Je ne voulais pas le revoir, je ne voulais plus me mettre en danger, j'avais des projets. J'ai tout gâché. »

Charles avait contacté Monica quelques jours auparavant. Il souhaitait qu'elle lui fasse parvenir une maquette de ses poèmes. Monica avait honte, elle se disait qu'elle ne méritait pas cette chance. Elle avait tort. J'étais persuadé qu'elle allait bientôt sortir de cet enfer, les rechutes font partie du processus de guérison, il fallait qu'elle reste fière d'elle malgré tout.

« Vous n'avez rien gâché Monica, vous vous êtes simplement laissé emporter par le courant. C'est vous-même qui me l'avez dit. Parfois, vous trouvez les vagues si belles que vous vous laissez guider, vous aimeriez les observer de plus près jusqu'à ce que le courant vous fasse perdre l'équilibre. Vous n'avez pas touché le fond, personne ne le touche vraiment. Certains coulent sans ne jamais toucher le fond mais vous êtes loin d'en être là. Vous continuez de nager.

- J'ai cru me noyer. Je me suis vue couler, descendre en profondeur. J'ai plongé et je n'ai pas su remonter à la surface. J'ai besoin de respirer. Je l'ai revu, c'était beau. Le bateau nous a conduits sur une île où nous étions seuls. Une île où nous étions nus, où nous faisons l'amour. Je craignais de manquer de ses baisers alors j'ai pris tout ce que je pouvais prendre. Je me suis nourrie de son corps, de sa bouche, de son odeur, de ses paroles. Je le voulais en double ou en triple. Il m'avait envahi. Je me détestais. Mes lèvres s'imprégnaient de son haleine, mes vêtements sentaient sa sueur. Je savais qu'il allait me faire du mal et je l'ai laissé faire. J'étais laide, sale et impuissante. J'espérais qu'il m'achève et c'est sans doute ce qu'il a voulu faire. Il m'a dit des paroles sombres et destructives. Il m'a frappée, m'a détruite. Je me souviens être tombée sur le sol puis plus rien. Ses paroles fades résonnaient dans ma tête, elles me faisaient davantage souffrir que l'impact de ma tête sur le carrelage. Je n'ai même pas pleuré de la soirée. Je suis restée inerte, affaiblie, je l'ai regardé me détruire.

- Il vous fait du bien et du mal à la fois, n'est-ce pas ? Vous avez l'illusion qu'il vous fait du bien. Vous pensiez être allée sur une île mais à votre réveil, le bateau n'avait pas bougé. Que craignez-vous vraiment, Monica ?

- Je crains d'être ce que je n'aime pas. Je crains le regard des autres parce qu'être avec lui, c'est mauvais, c'est sale. Je crains ses paroles et sa brutalité. Je crains de ne plus être moi-même. Je crains le jugement des uns, la pitié des autres ; je crains qu'on me dise que je suis faible. Je voudrais ne plus pouvoir l'aimer, j'aurais aimé ne jamais l'avoir rencontré. Je voudrais remonter le temps, le voir pour la première fois et le repousser, l'ignorer. Je voudrais pouvoir le détester autant que je me déteste

quand il me fait mal. Je voudrais pouvoir m'aimer autant que je m'aime quand il me fait du bien, autant que je l'aime quand il n'est plus à ma portée.

- Monica, vous ne pouvez pas changer à cause du regard des autres. Vous êtes seule à vous juger. Les autres pourront bien penser que vous êtes faible, qu'il vous rend laide et impure, vous êtes la seule à connaître vos défauts et à juger de vos qualités. Vous n'êtes pas ce que vous paraissez pour les uns ou pour les autres ; vous briserez cette relation que si vous le souhaitez au fond de vous. Rappelez-vous ce que je vous disais, au sujet de l'écriture : Ecrivez à partir de ce que vous êtes, cela fonctionne de la même manière avec la vie. Vivez à partir de ce que vous êtes. »

Nous avons longuement discuté, elle me parla subitement de James.

« James est passé me voir et m'a proposé de sortir au parc d'attraction quand j'irai mieux. »

James était infirmier, l'état de Monica l'avait fortement inquiété. Même si Monica n'allait pas pouvoir profiter des manèges à sensation avant un bon moment, je trouvais que cette sortie était une excellente idée. Vivre des sensations fortes pendant plusieurs minutes à bord de manèges, c'est plaisant. Monica allait pouvoir subir une montée d'adrénaline sans avoir recours à l'As de Pique. Les manèges déclenchent un flot d'émotions et sont également un excellent entraînement au lâcher prise. Le cerveau croit être en danger alors qu'il ne s'agit que d'une simulation. Ces attractions peuvent nous permettre de voir à quel point nous tenons à la vie et à quel point nous aimons le risque, le défi. Nous abandonnons nos problèmes pour quelques minutes de sensations fortes. Monica qui vivait les montagnes russes entre amour passionnel et décente aux enfers allait être servie.

En sortant de l'hôpital, Vivianne m'a invité au café le plus proche. Elle craignait que Monica plonge à nouveau. Vivianne exigeait que sa fille soit transférée en addictologie après son hospitalisation. Malheureusement, cela ne se passait pas de cette manière ; il fallait que Monica reconnaisse la situation dans laquelle l'As de Pique l'avait mise, qu'elle signe un accord et qu'on puisse la prendre en charge rapidement, la procédure prenait du temps. On ne pouvait rien faire contre l'As de Pique tant que Monica ne déclarait pas officiellement être sous son emprise.

Dans les jours qui ont suivi, Nous sommes partis, ma femme et moi, visiter des jardins de campagne, des parcs parfumés de la fraîcheur hivernale, comblés de verdure. Les paysages étaient resplendissants. Tania avait pu me transmettre les vidéos de la soirée du Music' Hall. Je réécoutais les textes de Monica, accompagnés de ce piano majestueux. C'était doux, c'était fondant ; un velouté de notes fruitées. Monica, tout en harmonie, ses paroles venaient se fondre aux accords. Je fermai les yeux afin de me concentrer sur la beauté de la mélodie. J'imaginai des pétales de fleurs se disperser

à travers le vent, dansant sur les harmonies du piano alors que je marchais sur l'herbe humide de la campagne. Quand les filles étaient plus jeunes, nous les amenions marcher dans ces jardins publics. Valérie se cachait derrière les arbres, nous faisons alors mine de la chercher. Parfois, elle se cachait les yeux pensant que si elle ne nous voyait pas, nous ne la verrions pas non plus. Je faisais semblant de courir moins vite qu'elle pour qu'elle ait le temps de se trouver une nouvelle cachette.

« Valérie, tu cours bien trop vite pour ton pauvre Papa ! Regarde comme je suis essoufflé ! Tant pis. Je t'attraperai la prochaine fois. »

Quand nous devions rentrer, Valérie refusait de nous suivre, elle voulait rester dans le jardin jusqu'au soir.

« Valérie, si tu ne nous rejoins pas à la voiture, nous partirons sans toi ! Je vais compter jusqu'à trois puis nous nous en irons. Une... Deux... Deux et demi... Deux et trois quarts... » Valérie arrivait alors en courant.

Aujourd'hui, il faudrait bien la trainer au sol pour qu'elle nous accompagne dans nos visites de jardins.

14 décembre 2009, ma femme commençait à organiser le repas du réveillon. Elle avait prévu d'inviter sa nièce, mon frère, Marlène et les filles. D'après Tania, Mathilde serait de la partie. Ce même jour, Monica me rendait visite, elle était sortie de l'hôpital quelques jours auparavant. Elle avait subi un bilan général de santé durant son hospitalisation. Celui-ci avait démontré qu'elle faisait de la rétention d'eau, souffrait d'hypoesthésie, de trémulations et d'insomnies régulières. On lui avait également conseillé de surveiller son alimentation, ses voies aérodigestives étant fragilisées. Monica ne portait que très peu d'attention à ses habitudes alimentaires. Elle suivait plusieurs traitements, j'espérais qu'on ne finirait pas par lui diagnostiquer une dépression. Elle m'avait confié :

« Vous allez sûrement trouver cela idiot mais parfois, je repense à des choses que j'ai faites avec l'As de Pique et j'ai honte de moi.

- De quel genre de choses parlez-vous ?

- De petites choses anodines. Pourtant, elles me font mal. Je peux vous donner un exemple très clair, c'est arrivé au cours d'une soirée, il y avait cette femme devant moi, elle m'a adressé la parole et j'ai simplement répondu que son chemisier était laid. Elle ne m'avait pourtant rien dit de méchant... Je ne sais pas pourquoi je lui ai dit cela, c'est sorti tout seul. L'As de Pique me faisait rire, je me sentais bien et parfois, dans l'euphorie, je peux être blessante. »

Monica ne pouvait pas s'empêcher de repenser à son propos, à la manière dont elle l'avait laissé s'échapper, à l'intonation que sa voix avait prise. Elle se revoyait, s'entendait dire que ce chemisier était laid. Monica culpabilisait à un tel point que ses émotions prenaient une tournure dramatique. Elle repensait à la scène et avait envie de vomir. Cette description correspondait parfaitement au nuage de fumée qu'évoquait la jeune femme de mes souvenirs, l'explosion émotionnelle. Monica avait accumulé un nuage d'émotions qui ne demandaient qu'à s'échapper. Il restait à savoir si ce nuage de fumée avait explosé pour ne laisser que des cendres, un vide émotionnel, la protection intérieure.

« Comment vous sentez-vous à la suite de ce flux d'émotions intenses, Monica ?

- Je suis submergée puis d'un seul coup, anesthésiée de mes émotions. Parfois, tout devient rien. C'est comme si je m'étais investie dans une partie de cartes et que j'avais toutes les cartes en main pour gagner la partie. Cependant, je ne sais plus comment jouer. Mes adversaires prennent alors le dessus ; bien que leurs cartes soient bien moins intéressantes, leur stratégie les fait gagner. Je pose les cartes devant moi, je leur montre mon jeu et je sais que j'ai déjà perdu. J'ai simplement envie d'arrêter de jouer. Je les laisse prendre le dessus, je ne suis pas aussi forte qu'ils le sont et cela devient facile pour eux. Ils pourraient m'annoncer qu'il ne me reste que quelques cartes, que leur jeu est meilleur que le mien, que mes cartes ne valent plus rien, cela n'aurait plus d'importance. Je n'ai plus aucune issue et je me fiche de le savoir. Je voudrais simplement trouver le moyen d'être éliminée, de sortir du jeu. »

Le jeu dont parlait Monica était en fait une métaphore à la vie. Ses adversaires s'assimilaient aux épreuves qu'elle avait à traverser. Elle se sentait impuissante.

« J'ai aussi des alliés. C'est sans doute ce qui m'empêche de jeter les cartes sur la table et de mettre un terme à la partie. Parfois, je voudrais devenir détestable. Je souhaiterais presque les trahir, pour qu'ils soient soulagés de me voir partir. L'As de Pique est en quelque sorte, ma raison de les décevoir, celui qui me fera rompre mes attaches. Au fond, est-ce que je ne préférerais pas plutôt les rendre fiers ?

Vous savez, je ne fréquente plus l'As de Pique par plaisir. Si je voulais vraiment me faire du bien, je choiserais de fréquenter quelqu'un d'attrayant, d'attirant, de doux, quelqu'un aux paroles agréables, aux mots succulents, aux baisers sucrés. Je fréquente l'As de Pique parce que je ne peux m'empêcher de l'aimer, j'ai besoin de lui, son absence m'est insupportable. Quand il n'est pas là, le paysage est beau mais il manque de couleurs, il semble délavé, fastidieux. C'est beau mais ça l'est encore plus quand je me blottis contre lui.

- Le voyez-vous comme un adversaire qui userait de sa stratégie pour vous faire perdre des points dans le jeu ou plutôt comme un équipier qui vous aiderait à combattre vos ennemis ?

- Je le vois comme un adversaire hypocrite. Il prétend vouloir m'aider à affronter les cartes rivales alors qu'il fait lui-même partie de l'équipe adverse. Malgré cela, je continue de lui faire confiance. Il se sent puissant et victorieux en me mettant à terre. Je pense qu'il finira par me faire sortir du jeu et au fond, c'est sans doute ce que j'espère.

- Monica, est-ce qu'il vous arrive de regarder le ciel et de vous rendre compte de l'immensité de l'univers ? Vos adversaires ne sont que de minuscules grains de sables perdus dans l'océan. Imaginez que vous êtes l'océan. Vous êtes ce ciel bleu rempli d'espoir, vos cartes reflètent les planètes, les saisons, la Terre, vous abritez la vie, Monica. Certaines étoiles n'ont plus la chance de faire partie du jeu. Vous en faites encore partie et bientôt, vos adversaires suivront le chemin de ces étoiles ; ils s'éteindront parce que vous les éteindrez. Vous avez sans doute mis un grand nombre d'adversaires à terre et pourtant, vous pensez qu'ils sont toujours là, vous les regardez briller, scintiller. En réalité, ils n'ont plus aucune influence sur le jeu ; ne vous laissez pas déstabiliser par l'illusion de leur impact, vous avez déjà gagné. »

Monica regardait parfois le ciel, à la tombée de la nuit. Elle écrivait beaucoup dans ces moments-là, la nuit veillait sur elle en attendant que la lune vienne la border. Elle écrivait des poèmes dans un petit carnet sur lequel elle avait autrefois peint de belles illustrations représentant le ciel ; la brume épaisse qui l'abritait. L'As de Pique n'était qu'une défunte étoile qui donnait l'illusion de scintiller. Monica savait qu'il était bien loin d'être son coéquipier, autrement, elle n'aurait pas l'illusion de perdre le jeu.

« Je ne l'ai pas vu depuis maintenant dix jours, me dit Monica. Il m'arrive d'avoir soudainement envie de lui, alors je descends les escaliers, je me dirige vers la porte, je sors, marche jusqu'au bout de la rue, persuadée de le trouver, puis ce besoin soudain finit par céder. Je fais demi-tour. »

Monica parlait du craving, ce désir irrésistible de retrouver l'objet de son obsession. En s'autorisant à rejoindre l'As de Pique, Monica voyait finalement ce craving céder, il ne durait que quelques minutes. J'étais fier de son attitude parce qu'elle-même semblait fière d'elle.

Le réveillon de Noël approchait, les filles nous avaient rendu visite quelques jours avant le soir du repas. Mathilde ne croyait plus en l'existence du Père Noël. Elle avait tout de même prévu une liste de cadeaux pour chacun de ses parents. Sur la liste qui était parvenue à Tania, Mathilde avait écrit au feutre noir « *Maman Noelle* ». Celle que j'avais reçue était intitulée « *Papi Noël* ». A la fin

de chaque liste, elle avait pris soin d'inscrire un cadeau qui n'avait pas de prix. Celui qui nous avait été commandé, à ma femme et à moi, était « *de l'amour* ». Tania avait de son côté pu lire « *un vœu de tendresse* », Cécile, « *du bonheur* » et Valérie, « *du partage* », je trouvais que cela lui allait bien. Tata Noelle allait pouvoir enseigner le sens du partage à sa nièce.

Vivianne m'avait appelé, elle tenait absolument à ce que sa fille entame une thérapie dans un centre. Autrement, elle craignait que sa relation avec l'As de Pique ne perdure.

« Je la soupçonne de le revoir en cachette. Un soir, Monica semblait stressée, mal à l'aise, je lui ai demandé ce qui n'allait pas. Elle m'a dit qu'elle avait besoin de calme, qu'elle voulait être seule, elle est partie marcher à la tombée de la nuit. Quand elle est rentrée, elle allait beaucoup mieux. Monica s'en allait marcher une demi-heure et hop ! A son retour, elle avait le sourire jusqu'aux oreilles. James était de garde ce soir-là, il n'avait pas pu lui redonner le sourire en deux temps trois mouvements. C'était bien l'As de Pique qu'elle partait rejoindre ! »

Il fallait que Vivianne se rende à l'évidence, Monica n'allait pas s'arrêter de fréquenter l'As de Pique du jour au lendemain. Elle devait cependant raccourcir le temps qu'elle lui consacrait, espacer les moments où ils se retrouvaient. Elle allait probablement le voir pour certaines occasions, quand elle se sentait mal, lorsqu'il lui manquait trop, sans doute allait-elle passer la soirée du nouvel an avec lui. Vivianne m'avait également précisé que Monica avait tendance à tenir des propos très sombres.

« Elle était au téléphone, je ne sais pas à qui elle s'adressait. Je l'ai entendu dire : 'je vais me barrer, plus que quelques jours et je vais me barrer.' De quoi parlait-elle ? A qui ? Il est hors de question qu'elle le revoie. Elle sera admise dans un centre dès l'année prochaine. »

Au fur et à mesure de la discussion, Vivianne a fini par avouer qu'elle avait en fait, posé un ultimatum à Monica. Soit elle signait un accord pour entrer en cure, soit Vivianne la mettait dehors. C'était une solution mais elle comportait tout de même un risque : que Monica profite de l'As de Pique davantage avant de l'abandonner. Il risquait de lui faire du mal.

L'As de Pique était dangereux et Monica ne pouvait le fuir si elle ne le décidait pas d'elle-même ; d'une quelconque manière, il la retrouvait.

La conversation téléphonique s'est terminée par les sanglots de Vivianne.

« Excusez-moi, je ne voulais pas vous déranger mais je ne savais pas qui appeler... Vous êtes le seul à savoir l'écouter et puisque vous êtes son p...

- Ne vous excusez pas Vivianne, vous faites bien de me tenir au courant. Elle s'en sortira, j'en suis certain. »

Monica traversait une passe très sombre, elle était plongée dans une profonde dépression. Elle s'apercevait que l'As de Pique ne pouvait pas prendre le contrôle de sa vie, elle seule maîtrisait ses actes. Cela lui faisait peur, elle se sentait perdue, désorientée, impuissante ; elle ne savait plus qui elle était vraiment. C'était pourtant la première question que je lui avais posée : « Qui êtes-vous ? » Monica ne vivait qu'à travers l'As de Pique, vivre par elle-même l'effrayait. Elle traversait en quelque sorte, une phase de prise de conscience de la réalité. Ce qu'elle percevait était semblable à la mauvaise impression que subissait Cécile lorsqu'elle était enfant et qu'elle se rendait compte qu'elle était la seule responsable de ses actions. Pour Monica, c'était une sensation très lourde parce qu'elle n'avait fait que subir les conséquences de ses actions et de celles des autres. Elle n'avait jamais vraiment été actrice de sa vie, elle n'était que spectatrice.

Je regardais mes filles, ma femme, ma petite fille. Elles étaient si chanceuses de ne pas avoir à vivre cela. Elles étaient insouciantes, pleines de vie, joyeuses, heureuses. Mathilde faisait du coloriage dans la salle à manger. Tania la regardait, émerveillée. Valérie s'était assoupie dans le hamac. Ma femme l'avait enroulée d'une couverture en laine, comme lorsqu'elle était petite. J'avais l'impression de la voir quinze années en arrière. Elle était silencieuse, ses paupières tremblaient. Un petit sucre d'orge enrobé de laine. Ce soir-là, le petit sucre d'orge n'allait pas partir aux bras d'un jeune homme étourdi, ni aux côtés de ses amies dévergondées. Ma fille chérie n'allait pas rentrer chez elle en emportant quelques meubles et des tapis ; elle n'allait pas non plus rejoindre une bande de garçons musclés et tatoués de la tête aux pieds dans une soirée bondée. Elle allait rester avec ses parents et ses sœurs, avec sa nièce et son papa adoré.

24 décembre 2009, c'était la soirée du réveillon. J'avais reçu une carte de Monica, elle m'avait fait part d'un poème qu'elle venait d'écrire.

*« Douces mélodies, aux parfums endormis,
Grandes insomnies aux plaisirs étourdis,
Les promesses infidèles se répètent,
Les ivresses éternelles se reflètent
Dans un miroir infini, presque brisé
Par les cauchemars éblouis, presque fanés,
Je cueille mes pensées au doux clair de lune,
Je le vois s'approcher par-dessus les dunes,
Il me borde de son regard lumineux,
Il s'accorde à tous mes espoirs chaleureux,*

*Je l'aime comme le trésor de mes nuits,
Son visage encore et encore me sourit,
Il écorche ma peau, la broie, la détruit,
Relève son chapeau et part sans un bruit. »*

Monica parlait probablement de l'As de Pique dans ce poème, mais il ne fallait surtout pas le lui faire remarquer. Les artistes détestent que l'on cherche à établir un lien entre leur vie personnelle et le fruit de leurs œuvres. Un poète écrit parce qu'il en éprouve le besoin, il ne recherche pas de réponse à ses écrits. De la même manière, un artiste peindra ce qu'il perçoit au plus profond de lui-même, sans pour autant vouloir exposer ses valeurs et ses désirs personnels, il cherchera simplement à exposer ses tableaux. Un musicien voudra se faire entendre, il demandera l'écoute de son public, le partage de ses mélodies ; il ne souhaitera pas que l'on écoute sa vie. Monica était une artiste. Elle voulait qu'on écoute ce qui se trouvait au fond d'elle. Elle n'attendait pas que l'on remarque ce qu'elle savait déjà.

J'ai déposé la carte de Monica avec ses autres lettres, sur le bureau. Mathilde me souriait. Je savais ce qu'elle pensait ; parfois quand les gens écrivent, c'est qu'ils ne vont pas bien. Nous avons ouvert les cadeaux à la fin du repas. J'avais offert à ma femme un sublime collier de perles, il lui allait à merveille. Nous avons décidé d'offrir de la vaisselle à mon frère, des boucles d'oreille à la nièce de ma femme, des objets de décoration et de nouveaux vêtements aux filles. Quant à Mathilde, chacun avait respecté les désirs qu'elle avait inscrits sur ses listes ; un jeu de société, un ours en peluche, des poupées, un carnet dans lequel elle pourrait dessiner. De l'amour, un vœu de tendresse, du bonheur, du partage. Marlène nous avait apporté des viennoiseries et des chocolats succulents, elle tenait une petite boulangerie en centre-ville. Elle avait accompagné ses boîtes de chocolats de petites cartes, celle de Valérie était signée « *L'assistance informatique de votre région* ». Nous avons bien ri. Cécile et Tania s'étaient rassemblées pour nous offrir une magnifique toile, il s'agissait d'une reproduction de l'un des tableaux de Vassily Kandinsky, j'adorais l'abstrait. Tania connaissait des amateurs d'art, l'un de ses amis collectionnait les reproductions de ce style. Valérie m'avait acheté une nouvelle montre, j'étais ravi. Elle m'avait cependant précisé que ce cadeau m'était à la fois offert pour Noël et pour mon anniversaire passé.

Le lendemain du réveillon, j'ai appelé Monica. Je souhaitais la remercier pour sa carte. Elle avait pu sortir au parc d'attraction avec James. Elle semblait heureuse de l'avoir retrouvé. Monica allait définitivement être admise en addictologie courant février. Elle serait entourée, soutenue par des médecins, d'autres thérapeutes et des patients comme elle, prêts à guérir de leurs relations abusives. Le plus important était qu'elle soit écoutée.

Monica m'avait fait part d'un cauchemar qu'elle avait fait la nuit qui précédait son appel :

« J'étais avec des personnes que je ne connaissais pas, autour d'une table. Tout le monde riait, racontait des anecdotes à tour de rôle. Quand ce fut mon tour, je commençais à expliquer quelque chose d'amusant, quelque chose d'intéressant. J'étais timide parce que tous les visages que je voyais me semblaient étrangers. Soudain, un homme me coupa la parole pour raconter une blague. Tout le monde éclatait de rire. Je ne voulais pas me laisser faire, je décidai de parler plus fort pour recouvrir sa voix. Pour recouvrir leurs rires. Cela ne fonctionnait pas, personne ne m'écoutait. J'ai alors tapé du poing sur la table. D'un seul coup, un silence glacial étouffa leurs rires. Je venais de briser un verre. 'Ça ne sert à rien de crier pour qu'on t'entende !' s'exclama l'homme qui m'avait coupé la parole. Je me suis réveillée. Je me suis réveillée en sachant que ce qui comptait le plus pour moi, c'était d'exister. Je ne veux plus être transparente. »

Monica allait se battre. Elle voulait exister, elle voulait vivre. Elle voulait qu'on l'entende, qu'on l'écoute.

1^{er} janvier 2010, nous avons, ma femme et moi, rendu visite à mon frère pour célébrer la nouvelle année. Il venait alors de rompre avec Marlène. Selon lui, elle continuait de voir son ex-mari. Nous l'avions consolé d'une bouteille de champagne et d'un gâteau aux amandes. Il avait été fait par Cécile, elle cuisinait de manière remarquable. Tania avait elle aussi cuisiné pour nous, elle nous avait laissé un cake aux olives sur le rebord de l'évier. Elle ne se débrouillait pas aussi bien que sa sœur, je dirais même qu'elle ne savait pas cuisiner, son gâteau était bien trop sec, ma femme l'avait finalement jeté. Valérie préférait quant à elle ne pas s'essayer à la cuisine. Elle achetait du surgelé, des pâtes immangeables, pleines de produits chimiques, des plats remplis d'additifs. Ce n'était pas vraiment de sa faute, nous ne l'avions pas éduquée aux plaisirs gastronomiques. Lorsqu'elle était enfant, nous l'amenions souvent manger de la restauration rapide, elle adorait ce qui était mauvais pour la santé. Le soir, elle s'endormait avec un paquet de chips, elle laissait toujours trainer des miettes dans les lits. Je me demande encore quel était son secret de minceur ; Valérie n'avait jamais pris de poids, elle restait mince malgré cela.

Vers dix-sept heures, mon frère avait besoin d'une boîte de Dolipranes. Nous avons dû traverser toute la ville pour trouver une pharmacie ouverte. Il m'a demandé de faire la queue le temps de trouver une place pour se garer. Je détestais faire la queue. C'était insupportable, les pharmaciens étaient incroyablement lents. Non seulement ils étaient lents mais ils parlaient fort. Il y avait trois pharmaciens, ce qui nous regroupait en trois files différentes. Le premier discutait avec une femme

d'un certain âge, elle venait pour prendre de la crème. Il lui a fallu vingt minutes pour lui fournir son tube de crème. Nous avons tous pu profiter de leur conversation ; les enfants de la dame allaient bien, les petits enfants aussi, le petit Gaspard venait tout juste de faire ses premiers pas. Les deux autres pharmaciens s'étaient réunis pour un même patient. Son ordonnance était interminable et écrite de manière désastreuse. Derrière moi, un groupe de filles tentait de nous doubler, il a fallu que je me colle aux jeunes hommes devant moi ; l'un sentait la transpiration, l'autre toussait sévèrement et m'envoyait au passage quelques postillons parfumés de son haleine repoussante. Quand je fus enfin arrivé devant l'un des pharmaciens, j'ai demandé une boîte de Dolipranes. Celui-ci m'a longuement expliqué comment fonctionnait la prise du médicament. C'était à croire que ces gens-là vivaient au ralenti, je me demandais si leurs gestes étaient aussi lents dans leur vie quotidienne. Quand je suis sorti de la pharmacie, mon frère avait trouvé une place, je l'ai cherché dans toute la rue. Evidemment, j'avais laissé mon téléphone dans la voiture.

« Je t'ai laissé un message pour te dire que j'étais garé devant le cinéma et j'ai entendu les vibrations de ton portable sur le siège passager. » M'expliquait-il. Je regardai mes notifications, Monica m'avait également laissé un message. Elle voulait que je la retrouve le lundi qui suivait. Elle mourrait d'envie de retrouver l'As de Pique mais elle tenait bon, elle s'abstenait de tout contact avec lui.

Le bateau de Monica semblait plus lourd mais il continuait de naviguer. Je me demandais à quoi ressemblerait la vie si nous pouvions tous rejoindre le même bateau. Finalement, peut-être que ma femme et moi, voyageons ensemble. Nous nous sommes trouvés alors que nous étions très jeunes et nous avons choisi de naviguer sur le même océan. Si l'un de nous poussait l'autre du bateau, il se noierait probablement. Le bateau de Cécile était plus secret, plus mystérieux ; il avait pris une autre direction et semblait vouloir aider les bateaux en détresse, sauver les désorientés de la noyade. Le bateau de Tania avait toujours voyagé à toute allure, il avait fait de formidables rencontres et d'autres bien moins passionnantes. Il trainait derrière lui la bouée de Mathilde avant qu'elle ne puisse diriger son propre bateau, faire ses expériences et découvrir la profondeur de l'océan. Le bateau de Valérie tournait presque en rond et semblait rejoindre un océan lointain, irréel, un océan supérieur aux lois marines dans lequel chacun navigue comme il le souhaite. Certains bateaux coulent sans ne jamais toucher le fond. Certains bateaux touchent le fond sans se sentir couler. Monica ne voulait pas périr, peu importe la profondeur des océans, elle refusait de plonger ; elle se battait sans cesse pour ne pas se noyer dans l'amertume des mers qu'elle traversait, des larmes qu'elle régurgitait. L'océan sur lequel elle naviguait était sombre, les vagues mousseuses qui se déchainaient lui faisaient parfois perdre l'équilibre et elle se sentait perdue. Ses yeux reflétaient sans cesse cet océan tragique, ses

larmes se déferlaient au bord de ses pupilles, une tempête salée, amère et trouble l'envahissait, un nuage de fumée, l'explosion émotionnelle. Elle se battait pour rester en vie, pour remonter à la surface parce que selon elle, son bateau était loin de couler, bien loin de toucher le fond. Je voulais lire de la tendresse dans les yeux de Monica, de l'ambition, de la joie, l'envie de continuer son combat. Monica allait bientôt laisser paraître un regard frais, doux, un regard d'espoir et de satisfaction. Le courant ne devait plus la déstabiliser, il fallait qu'elle soit plus forte que lui et qu'elle navigue dans la direction qu'elle avait choisie.

04 janvier 2010, je retrouvais Monica. Elle semblait prête à entamer un nouveau chapitre de sa vie. Elle m'avait alors offert ce regard que j'attendais tant. Monica était impatiente de rencontrer Charles et de lui présenter un aperçu de ses écrits. Cette nouvelle rencontre était une véritable source de motivation. Elle comptait également sur le soutien de James, Monica semblait prête à guérir, elle avait la force et les raisons de se soigner, j'en étais convaincu.

Elle m'avait cependant fait part de ses difficultés à écrire.

« Je n'arrivais plus à verser de l'encre alors j'ai décidé d'écrire sur mon manque d'inspiration. »

Paradoxalement, ce manque d'inspiration lui allait plutôt bien, elle avait su l'exprimer à la perfection.

« Je me retrouve seule, face à cette feuille blanche. Le papier est si blanc qu'il laisse transparaître le reflet de ma plume. Je la mordille, la mastique, tentant de la ronger autant que je suis moi-même rongée, de l'encre s'écoule sur mon index. Je décide de l'essuyer sur le papier. Désormais, il n'est plus si blanc. Monica, Il faut que tu trouves un sujet. Tu pourrais écrire sur la mort mais tu n'es pas assez souffrante pour cela. Tu pourrais écrire sur l'amour alors que tu n'y connais strictement rien. Tu dois trouver un personnage, un prénom, une sorte d'alter ego qui représenterait le personnage principal de ton œuvre. Appelons le Vincent. Non, pas Vincent.... Appelons la Sophie.

Sophie marchait au bord de la plage.

Elle amassait de beaux coquillages.

Soudain, survint brusquement l'orage,

Sophie... Il faut trouver une action... Sophie....

Tiens ! Sophie se jeta d'un coup dans la mer ! Non ! Il faut que cela fasse neuf syllabes... Elle se jeta d'un coup dans la mer... Ah non ! Cela ne rime pas avec orage... Mettons tonnerre... Soudain survint brusquement le tonnerre... Bon sang ! Tonnerre ne peut pas marcher, il y a une syllabe de trop... Brusquement... Un synonyme, vite ! Hâtivement... Soudainement... Bon... La bonne nouvelle,

c'est que la feuille n'est plus toute blanche, ainsi. Elle semble même complète, il n'y a plus un seul soupçon de blanc. Tu peux t'arrêter là, Monica. Tu as fait du sacré boulot ! »

Le texte de Monica m'avait fait sourire. Elle s'essayait à différents styles d'écriture, cela lui allait à merveille. J'espérais qu'elle trouve l'inspiration pour ses futurs textes, Charles n'allait tout de même pas éditer un volume consacré au manque d'inspiration.

Les jours qui ont suivi notre entretien, je n'ai entendu que du bien de Monica. Elle allait mieux, souriait beaucoup. J'étais heureux de la savoir si enthousiaste et si pétillante. Vivianne m'appelait régulièrement, elle disait que sa fille était un véritable rayon de soleil. Le bateau de Monica naviguait vers de meilleurs horizons. Vivianne s'impliquait beaucoup dans les projets de Monica, c'était une mère attentive, compréhensive, leur complicité était formidable. Elle était parfois intransigente sur certains sujets mais il était normal qu'elle s'inquiète pour sa fille. Quels parents ne se préoccupent pas du mal-être de leurs enfants ? Je me demandais si nous avions réussi, ma femme et moi, à avoir une telle complicité avec Valérie. Cécile et Tania étaient davantage proches de nous que la petite dernière. Peut-être que nous ne lui avons pas donné l'attention qu'elle méritait.

Valérie, tu as peut-être oublié mon anniversaire, mais je me demande si finalement, tu n'as pas fait exprès d'omettre de me le souhaiter. Tu as peut-être voulu me faire comprendre que je ne te considérais pas suffisamment. Je prenais souvent Tania pour exemple, j'estimais que Cécile était la plus débrouillarde ; toi, je te laissais croire que tu étais la « dernière roue du carrosse ». Je te donnais l'impression que tu étais la plus immature et j'ai même fini par en être convaincu, je t'appelais « sucre d'orge » devant tes amies, je ne te laissais jamais sortir tard le soir. Je prenais souvent la défense de tes sœurs, pensant qu'à deux contre toi, elles ne pouvaient qu'avoir raison. Valérie, je te présente mes excuses les plus sincères et j'aimerais être un père complice, un père à l'écoute, un père que tu considérerais comme un homme bon, un homme honnête.

14 janvier 2010, sept heures du matin. Je recevais un coup de fil de la part de Vivianne.

« Je... Je suis désolée, je ne savais pas qui appeler, vous étiez le seul à savoir l'écouter et puisque vous étiez son psy... »

Elle était paniquée et avait du mal à parler. Je pouvais entendre à travers le son de sa voix qu'elle ne pouvait contenir ses larmes. Je l'imaginai prendre le téléphone en hurlant, déboussolée, face à

Monica qui demeurait inconsciente sur le carrelage de la cuisine. J'entendais les sirènes des ambulances qui recouvraient la voix de Vivianne, ce bruit me semblait interminable.

« Je... Je n'étais pas à la maison... Je... Je n'ai pas pu...

- Est-ce qu'elle respire encore ?

- Non, je crois que... Monica est... elle est... »

Partie.

Il était revenu. Il l'avait tuée, n'avait laissé que son corps vide sur le sol froid. Il l'avait emportée.

Je m'appelle Stéphane Lebreuil, je suis psychologue. Je pourrais vous raconter ma vie mais elle n'a rien de fort intéressant. Le 14 janvier 2010, j'ai appris le décès de ma patiente, Monica. Elle se battait contre une maladie destructive, une maladie mortelle. Elle se battait contre la relation qu'elle avait avec l'As de Pique, sa dépendance ; son amour pour celui qui l'a violemment envoyée dans sa tombe. Elle n'était désormais qu'une défunte étoile qui donnait l'illusion de scintiller. Le bateau de Monica avait coulé ; le courant l'avait définitivement emportée. Le 14 janvier 2010, j'ai appris qu'il l'avait assassinée, empoisonnée alors qu'elle voulait probablement le voir une dernière fois, peut-être que cette fois n'aurait pas été la dernière, peut-être qu'il s'agissait d'une nuit de plus, d'une nuit de trop. Monica savait qu'elle risquait sa vie en le revoyant après des semaines d'abstinence.

Le 14 janvier 2010, Monica n'a pas succombé à un œdème du foie, elle n'est pas décédée des suites d'un cancer ou une d'une cirrhose, elle n'a pas non plus été victime d'un accident de voiture, son cœur a doucement cessé de battre alors qu'elle était seule chez elle. Il l'avait achevée. Le 14 janvier 2010, ce même cœur qui battait pour son criminel s'est arrêté. Il l'a tuée, l'As de Pique l'a tuée, elle est morte dans les bras de celui qui la torturait. Parfois, je me dis qu'elle était heureuse lors de ses derniers instants, elle était avec lui. Avec l'As de Pique, avec son addiction, l'arme qui a mis fin à sa vie.

Le 14 janvier 2010, j'ai appris le décès de ma patiente, Monica. Elle se battait contre son alcoolisme et a fini par succomber à son addiction. Monica n'était pas une personne violente, elle ne sentait pas l'alcool à longueur de journée, elle n'était ni méchante ni laide, ni bête ni malpropre, Monica était malade, dépendante et cela ne faisait pas d'elle une mauvaise fille, elle était au contraire, une jeune fille sérieuse, intelligente ; une battante. Elle avait suivi une longue thérapie,

allait entrer en cure de désintoxication un mois plus tard mais vous savez, il peut se passer mille choses en à peine un mois. Monica aurait pu mourir cent fois. Le 14 janvier 2010, une étoile s'est éteinte et je la regarde pourtant parfois scintiller au milieu d'autres étoiles en me disant que depuis le ciel, sa plume continue de pleurer l'encre noire, l'encre mélancolique qui se fond dans des accords mineurs. Monica, tout en harmonie, ses sentiments les plus lourds, ses larmes les plus sincères et son envie la plus profonde que leur amertume cesse un jour ; parfois, je me dis qu'elle s'est éteinte entre deux vers et que quand mon bateau fera à son tour naufrage, je viendrai lire la suite de ses poèmes, dans l'au-delà.

Juin 2022

Morgane Rault

Fabrique de la littérature – Faculté des Lettres et Sciences Humaines - LIMOGES

Mémoire de Création

Rédaction de l'écrit critique de la nouvelle : *Entre deux vers*

Sous la direction de

Madame Milena Mikhaïlova

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier ma directrice de mémoire : Madame Milena Mikhaïlova pour son soutien, sa patience et ses conseils qui m'ont été précieux pour l'écriture de ma nouvelle et la rédaction de ce mémoire. Je voudrais lui exprimer ma gratitude et ma reconnaissance pour son attention et pour le suivi régulier de mon travail.

Je tiens également à remercier tous les professeurs et intervenants qui ont contribué au bon déroulement des enseignements du master FABLI et qui m'ont permis par la même occasion d'orienter mes travaux de recherche et de création.

Sommaire

Introduction.....	55
1. La forme de la nouvelle et les outils de narration	
1.1. Trois univers se conjuguent.....	57
1.2. Les évènements sont décrits à travers le journal intime du narrateur....	60
1.3. La communication entre les personnages est au cœur de la narration...	62
2. Mêler récit et poésie	
2.1. Le personnage de Monica est imprégné de poésie.....	65
2.2. Le narrateur s'inclut dans un univers poétique.....	67
3. Entre fiction et réalisme	
3.1. La cohérence du récit demande une attention particulière.....	70
3.2. Le narrateur donne l'illusion d'exister.....	72
3.3. La crédibilité des personnages est essentielle	74
4. La relation entre la narration et le lecteur	
4.1. Le lecteur est intégré au récit.....	76
4.2. L'écriture de la nouvelle présente une volonté de tromper le lecteur.....	77
4.3. La seconde lecture ne sera pas perçue comme la première.....	79
Conclusion.....	82
Bibliographie.....	84

Introduction

« *Qui suis-je ? Qui vive ? Est-il vrai que l'au-delà, tout l'au-delà soit dans cette vie ? Je ne vous entends pas. Qui vive ? Est-ce moi seul ? Est-ce moi-même ?* »

André Breton, *Nadja*, 1928.

Lors du premier atelier d'écriture du master FABLI, nous avons pu nous confronter à un exercice : Produire une page d'écriture à partir de cette citation d'André Breton. J'ai par la suite décidé de faire de cette production la première page de ma nouvelle *Entre deux vers*.

Si je devais écrire un synopsis de cette nouvelle en m'adressant à un futur lecteur, je dirais que ma nouvelle raconte l'histoire de Monica, une jeune femme qui rêve d'écrire de la poésie mais qui souffre d'une relation conjugale destructrice. Elle est partagée entre le désir de se sortir de cette situation déplorable et l'amour passionnel qu'elle éprouve pour celui qu'elle surnomme « l'As de Pique ».

Si je devais maintenant résumer l'histoire plus en profondeur, je dirais que cette nouvelle évoque l'addiction. Monica est une jeune femme qui se confie au narrateur sur la relation qu'elle entretient avec l'As de Pique. Le lecteur découvre son histoire à travers les pensées et les dialogues du narrateur. Il ne connaît ni la véritable identité de l'As de Pique (qui est en fait une métaphore de l'alcoolisme), ni la relation qu'entretiennent le narrateur et Monica (le narrateur est le psychologue de la jeune femme). Les caractéristiques dissimulées de ces personnages ne seront révélées qu'à la fin de la nouvelle.

Avant même de savoir quel serait le thème de l'histoire, je m'étais promise de respecter les quatre objectifs suivants :

D'abord, je désirais écrire ma nouvelle à travers une focalisation interne en intégrant le narrateur à l'histoire, de manière à ce que le lecteur ne perçoive seulement ce que le narrateur sait et accepte de faire savoir. J'ai donc choisi de rédiger mon récit à partir de l'esprit, des pensées, des paroles et des sentiments du narrateur. J'ai d'abord pensé à un éventuel monologue intérieur, en admettant que le narrateur serait le personnage principal. J'ai finalement choisi d'attribuer le rôle du narrateur au psychologue du personnage principal et de construire mon récit comme s'il s'agissait d'un long témoignage du narrateur.

Ensuite, je souhaitais inclure un genre littéraire important pour moi dans le récit : la poésie. Mon troisième défi était de mettre en avant une figure de style, de manière à ce qu'elle devienne le centre

de l'histoire : la personnification. J'aspirais à personnifier un sujet tabou, un sentiment jugé néfaste ou une maladie en ne révélant sa véritable identité qu'à la fin du récit. Mon choix s'est finalement porté sur la personnification de l'alcoolisme en comparant l'addiction à une histoire d'amour déchirante.

Enfin, la dernière contrainte que je m'étais fixée consistait à donner un aspect mystérieux au récit en jouant sur l'abstrait et sur la volonté d'induire le lecteur en erreur. Bien que le lecteur ait accès aux pensées du narrateur, il n'a que très peu d'informations sur ce dernier et ne connaît pas le lien qu'il entretient avec le personnage principal de l'histoire. Cette perspective apporte selon moi une nouvelle part de mystère à l'histoire.

Au cours de ce mémoire, j'évoquerai les influences et les modèles d'inspiration qui ont contribué à l'écriture de cette nouvelle et j'exposerai les difficultés qu'ont entraîné ces quatre objectifs en développant premièrement le choix de la forme de la nouvelle et la volonté de créer un lien entre narration et poésie. Je soulèverai ensuite la problématique du réalisme du récit. J'aborderai enfin le point de vue du lecteur en décrivant la manière dont j'ai voulu que ce dernier perçoive les différentes étapes de la nouvelle.

1. La forme de la nouvelle et les outils de narration

Dans cette première partie, je décrirai la manière dont le narrateur relate les faits du récit. Je parlerai également du contexte de l'histoire en évoquant les aspects spatio-temporels de la nouvelle et les moyens de communication que le narrateur utilise pour entretenir les relations entre les personnages.

1.1. Trois univers se conjuguent

L'histoire se déroule en région parisienne. La nouvelle s'étend sur trois mois : Le récit débute en octobre 2009 et s'achève en janvier 2010, par la mort de Monica. Même si l'histoire est construite à partir du point de vue du narrateur, ce dernier n'est pas le personnage principal de l'histoire. J'ai choisi de centrer ma nouvelle sur l'histoire de Monica, qui est donc le personnage principal du récit.

Au cours de ma rédaction, j'ai souhaité mettre en relation trois univers qui regroupent les différents contextes de la nouvelle : la correspondance entre le narrateur et Monica, les rétrospections du narrateur et la vie personnelle de ce dernier. La focalisation du récit étant interne, ces trois dimensions sont perçues à travers le personnage du narrateur : ce sont les perceptions de ce personnage qui guident le lecteur. Ainsi, le narrateur est maître de la nouvelle et le personnage principal n'est connu qu'à travers son esprit. Monica n'est autre que la jeune fille que le narrateur perçoit, le lecteur ne peut l'imaginer qu'en fonction des descriptions et des interprétations du narrateur.

Je me suis inspirée de romans tels que *Boréal* de Sonja Delzongle ou *Un roman russe* d'Emmanuel Carrère pour entrelacer ces trois univers. Le roman d'Emmanuel Carrère propose par exemple un ensemble de trois récits qui se regroupent au sein d'une même œuvre littéraire. Ainsi, le lecteur peut à la fois suivre le récit autobiographique d'Emmanuel Carrère et plus particulièrement son histoire d'amour avec Sophie, l'histoire de son grand-père Georges Zourabichvili et celle d'un paysan hongrois capturé par l'Armée rouge. Le roman de Sonja Delzongle élabore quant à lui un véritable journal de bord en alternant différents contextes spatio-temporels à travers lesquels le personnage de Luv Svendsen tente de résoudre le mystère de plusieurs cadavres prisonniers de la glace. Le thriller est présenté comme un journal dans lequel figurent des lieux et des dates permettant de passer d'un événement à un autre. A travers ma nouvelle, je souhaitais transmettre une histoire en trois perspectives, toutes liées à l'esprit du narrateur. Je désirais également pouvoir séparer ces trois

perspectives de manière à laisser paraître différents contextes spatio-temporels. Ainsi, le lecteur serait amené à suivre trois récits au sein d'une même histoire, comme le spectateur d'une œuvre cinématographique qui suivrait la vie d'un personnage à travers divers changements de plans, en fonction du passé de ce personnage, de sa vie personnelle et professionnelle.

La première perspective qui apparaît dans ma nouvelle résulte de la communication entre le narrateur et Monica. C'est à travers ces phases de communication que le lecteur est amené à suivre l'histoire du personnage principal. J'ai souhaité mettre le dialogue entre les deux personnages au premier plan et privilégier leur parole à la description afin de rendre le contexte de leur relation le plus énigmatique possible. Mon objectif était de faire en sorte que le lecteur ignore la motivation de leurs entretiens. Ainsi, il me fallait éviter toute description pouvant le renseigner sur leur lieu de rencontre ou sur la nature de leur relation.

J'ai choisi de débiter mon récit dans ce contexte de communication afin de créer d'emblée un lien entre les deux personnages. Les premiers mots de la nouvelle résultent alors d'une conversation entre d'une part, Monica qui apparaît comme une jeune femme fragile, passionnée et insouciante et d'autre part, le narrateur qui est aux antipodes du personnage principal. Par la suite, j'ai poursuivi le lien entre ces personnages opposés en cherchant à dissimuler dans leurs conversations, les consultations régulières de Monica.

La deuxième dimension que j'ai choisi d'inscrire dans la nouvelle concerne les rétrospections du narrateur. A plusieurs reprises, souvent suite à ses conversations avec Monica, le narrateur s'exprime sur son passé, ses intérêts et ses opinions. Il finit généralement par assimiler ses questionnements à ceux de Monica puisque l'ensemble de ses rétrospections visent à établir un lien entre l'histoire de Monica et la sienne. D'une part, j'ai intégré les réflexions concrètes du narrateur, comme lorsqu'il parle de son passé, de sa famille, de ses précédents patients ou de l'amour qu'il porte à sa femme, et d'autre part, j'ai pu inclure ses réflexions philosophiques qui comprennent ses questionnements sur la vie et la mort, sur l'autodestruction, sur les émotions, ses opinions sur la société moderne et les théories auxquelles il décide de prendre parti. Selon moi, ces phases de réflexion ont une place non négligeable dans le récit puisqu'elles tendent à répondre aux problématiques de Monica. J'ai imaginé un potentiel lecteur qui serait confronté à une situation similaire à celle de Monica. Ce lecteur souhaiterait probablement obtenir des solutions, des réflexions sur sa position complexe. La mort de Monica était une conséquence pessimiste de l'addiction, mais il me fallait également ajouter des explications concrètes et des réflexions invitant le lecteur à se questionner lui-même, afin de présenter un semblant de réponses en faveur de meilleures éventualités. C'est pourquoi j'ai souhaité que les

phases de rétrospections du narrateur conduisent le lecteur à s'interroger sur les questionnements évoqués. Afin d'enrichir les réflexions se rapprochant du domaine de la psychologie, j'ai pu m'inspirer d'œuvres littéraires qui regroupent des théories de développement personnel et de psychologie et qui illustrent ces dernières d'une ou de plusieurs histoires fictives. Je peux par exemple citer : *Il est grand temps de rallumer les étoiles* de Virginie Grimaldi ou *Les quatre accords de Toltèques* de Don Miguel Ruiz.

Le troisième univers dans lequel l'histoire évolue est la vie personnelle du narrateur. Au début de la nouvelle, le lecteur assiste à un procédé de prétérition : le narrateur affirme ne pas avoir d'intérêt à raconter son histoire alors qu'il exposera finalement ses rencontres personnelles, ses problèmes familiaux et son quotidien au cours de son récit. Cette dernière perspective est aussi importante que les deux précédentes puisque le personnage de Monica existe à travers le narrateur, qui se doit à son tour d'être le plus crédible et le plus réaliste possible. Il était donc essentiel pour moi d'inclure sa vie personnelle et son histoire dans le récit, les entretiens avec Monica n'étant finalement qu'un aspect de sa vie professionnelle.

Il me semblait fondamental que ces trois perspectives aient une part équitable au sein de la nouvelle et dépendent les unes des autres. En effet, ces trois dimensions ont chacune des fonctions primordiales. Les phases de communication entre le narrateur et Monica permettent au lecteur de suivre l'histoire du personnage principal et la vie personnelle du narrateur permet de rendre ce dernier crédible et de faciliter les rétrospections. Les réflexions et rétrospections du narrateur apportent, quant à elles, de la matière pour évoquer des réponses à la situation de Monica puisque le narrateur projette ses réflexions sur les problématiques du personnage principal. Ma difficulté était alors de faire en sorte que ces trois perspectives aient un lien flagrant et finissent par se rejoindre. J'ai pensé à faire se rencontrer les personnages des trois contextes. Mes idées étaient : une possible amitié entre Cécile et Monica, une intégration des anciens patients du narrateur au sein de sa vie personnelle ou encore une liaison amoureuse entre James et Valérie. Néanmoins, le fait de créer un lien absolu entre la plupart des personnages avait pour conséquence de faire perdre de la crédibilité au récit. En effet, il paraissait naïf de croire que par un simple hasard, les personnages décrits par le narrateur dans les trois perspectives puissent se rassembler à la fin de la nouvelle. Je préférais privilégier le réalisme du récit à la rencontre des personnages. Cependant, j'étais frustrée à l'idée que ces trois perspectives puissent manquer de cohérence. J'ai donc fait en sorte que la vie personnelle du narrateur soit interrompue par des éléments réguliers de sa vie professionnelle : les entretiens avec Monica. J'ai ensuite

voulu créer des comparaisons entre la vie personnelle du narrateur et ses entretiens avec le personnage principal. D'abord, le narrateur projette certains aspects des conversations avec Monica sur sa vie personnelle : Il regarde à plusieurs reprises ses filles en les sachant chanceuses de ne pas vivre ce que Monica subit, il reprend les métaphores de Monica (comme celle de la vie que Monica compare à un bateau). De même, des aspects de la vie personnelle du narrateur sont transférés sur la situation de Monica : Le narrateur tend à comparer le passé de ses filles à celui de Monica ou encore l'amour qu'il éprouve pour sa femme à celui que pourrait éprouver Monica pour James ou pour l'As de Pique. D'autres caractéristiques agissent sur ces deux perspectives :

- La douleur du frère du narrateur qui voudrait soigner sa peine amoureuse en « envoyant de l'argent » à Sandra est similaire à la souffrance de Monica qui investit le peu d'argent et d'énergie qui lui reste pour l'As de Pique.
- Mathilde, en prononçant la phrase : « *Parfois, quand les gens écrivent, c'est qu'ils ne vont pas bien* » influence le narrateur dans sa démarche d'encourager Monica à écrire.
- Les émotions éprouvées par les anciens patients du narrateur se retrouvent dans les sensations de Monica.
- Les métaphores de la vie que le narrateur et ses anciens patients évoquent sont projetées sur la situation de la jeune femme : l'astronomie, le jeu de la vie.

Les deux perspectives exercent alors une influence réciproque l'une sur l'autre, ce qui maintient le lien entre les trois dimensions précédemment décrites.

La seconde problématique à laquelle j'ai été confrontée concernait l'alternance de ces trois perspectives, je me demandais de quelle manière je pouvais passer de l'une à l'autre sans compromettre le récit. Il me fallait veiller à ce que la nouvelle soit fluide malgré les changements de contexte. J'ai imaginé que le récit puisse être perçu comme une œuvre cinématographique dans laquelle trois perspectives alterneraient, avec des scènes, des contextes et des personnages différents. Je me suis questionnée sur une éventuelle division du récit en plusieurs chapitres, afin de séparer les différents changements contextuels.

1.2. Les évènements sont décrits à travers le journal intime du narrateur

Comme je l'ai précédemment évoqué, l'une des difficultés que j'ai pu rencontrer lors de mon écriture était de faire alterner dans un même récit, la vie personnelle du narrateur, ses rétrospections

et les dialogues qu'il partage avec Monica. J'ai finalement choisi d'écrire ma nouvelle sous la forme d'un journal, avec des événements datés survenant dans la vie du narrateur, des faits exposés de manière chronologique et des réunions régulières entre le narrateur et Monica. Le fait de mentionner les dates des événements était pour moi une manière de passer d'une perspective à l'autre, comme si la nouvelle se divisait en plusieurs chapitres.

Ma première option était d'écrire la nouvelle sous la forme d'un « tableau de bord », dans lequel les événements seraient inscrits chronologiquement, comme si le narrateur avait souhaité écrire son quotidien durant ces trois mois. Le lecteur entrerait dans l'intimité du narrateur tout en découvrant l'histoire au fil des jours. Cependant, je me suis aperçue que cette méthode enfermait le narrateur dans le présent de Monica : réduire la nouvelle au « carnet de bord » du narrateur signifiait qu'au moment où l'histoire était écrite, le narrateur ne connaissait pas la suite des événements. La structure du récit risquait de manquer de logique puisque le narrateur ne pouvait anticiper les faits. J'ai alors préféré construire ma nouvelle comme un journal intime qui aurait été écrit plusieurs années après les faits, à la suite d'un certain recul de la part du narrateur. Ainsi, les événements conservaient un lien logique avec le cours de l'histoire. Je peux citer les exemples suivants :

- L'insistance du narrateur à propos de la « cure » de Monica s'explique par le fait que le narrateur connaisse la fin tragique de l'histoire.
- Le narrateur fait référence aux mots qu'il a tenté de poser sur les émotions de ses précédents patients parce qu'il est conscient du fait qu'il projettera plus tard ces mêmes émotions sur la situation de Monica.
- Si le narrateur se montre aussi critique envers Valérie au début de la nouvelle, c'est parce qu'il tentera par la suite de comprendre ses actions en comparant la complicité de Vivianne et Monica avec celle qui le lie à sa fille.

J'ai déterminé la première date de ce journal de manière aléatoire, (le 15 octobre 2009) et j'ai suivi le cours de l'histoire tout en intégrant les événements relatifs aux périodes citées : Noël, le Nouvel An, l'hiver, les périodes de congés des personnages. Il me fallait vérifier le jour auquel chaque date correspondait. Ainsi, pour ne pas compromettre la crédibilité du récit, l'emploi du temps des personnages et leur vie personnelle respectait les conditions de travail traditionnelles : je devais tenir compte des périodes scolaires pour construire le personnage de Mathilde, des activités entrepreneuriales pour créer celui de Tania, quant au narrateur, il retrouvait Monica le lundi, une semaine sur deux. J'ai été confrontée à une nouvelle difficulté concernant cette fois, la régularité des rendez-vous entre Monica et le narrateur : Il me fallait garder une part de mystère sur la raison de

leurs rencontres. Ainsi, il était complexe d'écrire les conversations des personnages en ne laissant paraître d'indices quant au contexte : le lieu où ils se retrouvaient, leur proximité, leur relation uniquement construite autour d'une activité professionnelle. J'ai donc choisi de ne laisser que l'indication des dates de rencontre des personnages comme seule trace de la régularité de leurs entretiens. J'ai également mis en avant une certaine ambiguïté à propos de la relation des personnages : par exemple lorsque le narrateur complimente la jeune femme ou encore lorsqu'il la compare à sa propre fille.

En conservant la forme du journal intime, il était important de prendre en compte le temps écoulé entre la période où les faits se sont produits et le moment où le récit est raconté. Bien que l'histoire se passe en 2009, le narrateur la raconte aujourd'hui, en 2022. Cela signifie que si le narrateur est sexagénaire au moment des faits, il a aujourd'hui plus de soixante-dix ans. Il me fallait alors m'imprégner de figures du même âge afin de fonder le personnage du narrateur. De même, je me devais d'intégrer chaque personnage au moment de l'histoire, tout en gardant à l'esprit qu'ils ont évolué depuis. Dans la première version de ma nouvelle, j'ai éprouvé des difficultés à tenir compte du temps écoulé depuis les faits, notamment en ce qui concerne le personnage du frère du narrateur. En effet, au début de la nouvelle, le narrateur explique que son frère est en dépression depuis dix-sept ans. Lors de ma rédaction, je souhaitais qu'il soit épanoui dans une relation sans conflits avec Marlène. Cela laissait paraître une incohérence, puisqu'au moment de l'histoire, cela ne faisait que quatre ans environ que le frère du narrateur avait divorcé de Sandra. De même, douze ans après les faits, il était illogique que le narrateur en veuille encore à Valérie pour l'oubli de son anniversaire, j'ai donc décidé de faire en sorte que le narrateur se remette en question et s'excuse auprès de Valérie à la fin de la nouvelle.

La considération du temps passé entre les événements de la nouvelle et son écriture a donc été complexe pour moi. J'ai corrigé l'ensemble de ces incohérences au cours d'une nouvelle version de mon récit.

1.3. La communication entre les personnages est au cœur de la narration

Bien que l'histoire soit construite autour du narrateur, il était nécessaire d'instaurer une communication entre les personnages. J'ai choisi de faire figurer trois modes de communication entre le narrateur et Monica : le face à face, le téléphone et les lettres. Pour que le récit reste une nouvelle, je devais veiller à ce qu'il soit concis. C'est la raison pour laquelle j'ai voulu laisser deux semaines

d'intervalle entre les entretiens de Monica avec son psychologue. Les lettres de Monica ainsi que les conversations téléphoniques avec le narrateur étaient une manière de faciliter la communication et d'entretenir le dialogue entre les deux personnages. Les lettres sont le seul mode de communication à sens unique : Monica écrit au narrateur, mais ne reçoit pas de réponse en retour. En effet, l'objectif des lettres est d'informer le lecteur sur l'avancée de l'histoire de Monica. Le narrateur, quant à lui, interrompt le récit de sa vie personnelle pour faire part de ces lettres. Les entretiens téléphoniques commencent toujours de la même manière : Monica appelle le narrateur et un dialogue se crée entre les deux personnages. Le téléphone est un moyen rapide de communication : par exemple, lorsqu'une interaction est nécessaire pour que le lecteur prenne connaissance d'un élément utile à la compréhension du fil de l'histoire. Les lettres sont un moyen plus intime d'exprimer les émotions de Monica, comme par exemple, lorsqu'elle décrit ses relations charnelles avec l'As de Pique. Il est difficile d'imaginer que de tels propos puissent être tenus oralement, de manière fluide et sans retenue. Le contenu de ces lettres reflète ce qui ne peut être prononcé directement par la jeune fille. De plus, l'un de mes objectifs était de mêler la nouvelle à la poésie. Ainsi, le narrateur attache une importance particulière à l'écriture, éprouve une certaine admiration pour les mots de Monica et accuse cette dernière de pouvoir mentir au cours d'une conversation téléphonique. En outre, j'ai voulu parler du fait que l'écriture « fige » les propos, c'est pourquoi les lettres de Monica renferment une expression plus authentique et plus vigoureuse de ses sentiments. Elle écrira d'ailleurs au cours de sa première lettre : « *Préférez croire en ce que j'écris.* »

Afin de concilier monologue du narrateur et communication des personnages, je me suis notamment inspirée de *Mademoiselle Else* d'Arthur Schnitzler. Dans cette œuvre littéraire écrite sous la forme d'un monologue intérieur, les pensées de la jeune fille sont régulièrement interrompues par les dialogues qu'elle entretient avec les personnages. Arthur Schnitzler informe ainsi le lecteur sur l'avancée de l'histoire à travers l'esprit du personnage de Mademoiselle Else, ce qu'elle voit, entend, les conversations auxquelles elle participe et les souvenirs qu'elle se remémore. Les paroles résultant de la communication entre les personnages peuvent donc être directement entendues par la jeune fille ou rapportées par ses propres pensées. De même, dans mon récit, j'ai voulu transmettre les dialogues des personnages à travers l'esprit du narrateur : En fonction de ses souvenirs, il rapporte les paroles qui ont été entendues, les mots qui ont été lus (par exemple au cours d'une lettre) et les rétrospections faisant référence à des conversations antérieures. Chaque personnage est décrit à travers la perception du narrateur. Le lecteur est alors contraint d'imaginer les personnages à partir des caractéristiques que le narrateur perçoit. La particularité de ma nouvelle est que l'ensemble des dialogues et conversations des personnages sont retranscrits à partir de la mémoire du narrateur puisque les faits

ne se produisent pas pendant l'écriture du récit, comme c'est le cas pour l'œuvre d'Arthur Schnitzler, mais treize ans auparavant. Mon défi était alors de transmettre au lecteur les souvenirs et les pensées du narrateur, tout en omettant de mentionner les détails relatifs à sa relation avec Monica, à sa propre profession, à l'identité de l'As de Pique ou encore à l'addiction du personnage principal. De ce fait, je suis passée par le biais de métaphores, afin de ne divulguer uniquement ce que je souhaitais faire comprendre au lecteur. J'ai éprouvé des difficultés à faire communiquer les personnages sans donner de détails sur leurs relations, notamment en ce qui concerne les dialogues du narrateur avec ses patients. Le fait de ne pas mentionner d'indices sur son métier me paraissait exigeant. J'ai alors fait relire les passages concernés à mon entourage qui ne connaissant pas le réel sujet du récit, a pu me préciser si la formulation des dialogues comportait des indices trop évidents sur la possible identité, l'éventuelle profession ou la nature des relations des personnages. En fonction des réponses obtenues, j'ai pu modifier les éléments flagrants afin d'instaurer une communication fluide entre les personnages sans éveiller de soupçons excessifs de la part des lecteurs, ces soupçons risquant de mettre un terme au suspense de l'histoire.

A partir du passage évoquant l'hospitalisation de Monica, je devais faire en sorte que cette dernière communique, même en l'absence du narrateur. Vivianne la mère de Monica, intègre alors le récit en tant que médiateur : elle rapporte au narrateur ce que ce dernier ignore à propos de Monica. Le prétexte que j'ai trouvé afin d'instaurer cette nouvelle communication entre Vivianne et le narrateur, est un besoin urgent de la part de Vivianne, de s'exprimer sur la situation de sa fille et de se confier à la seule personne qui « écoute » véritablement Monica : le narrateur.

Enfin, la poésie étant au centre de la nouvelle, elle constitue en quelque sorte, un nouveau mode de communication pour Monica. A travers ses poèmes, le personnage principal laisse paraître de légers indices sur sa situation et fait part de ses sentiments.

2. Mêler récit et poésie

Je consacrerai cette deuxième partie à ma volonté d'intégrer la poésie au récit. Je parlerai de l'écriture poétique à travers, d'une part, le personnage de Monica, et d'autre part, le personnage du psychologue. J'expliquerai de ce fait, la relation entre poésie et narration au sein de ma nouvelle.

2.1. Le personnage de Monica est imprégné de poésie

Associer la poésie à mon récit constituait l'un de mes principaux objectifs. En effet, la poésie est un genre littéraire que j'admire particulièrement et je voulais me donner l'occasion de l'intégrer dans ma nouvelle. Je me questionnais également sur l'intégration d'autres formes artistiques telles que le dessin et la musique, afin de donner plus d'importance à la créativité dans mon récit.

Il était préférable que le personnage de Monica ait une échappatoire, une ambition, afin de vaincre son addiction. L'art permet d'évacuer plus aisément les émotions qui encombrant l'esprit : il s'agit d'une thérapie pour beaucoup de personnes confrontées à la dépendance. J'ai alors choisi d'attribuer au personnage de Monica, l'intérêt pour la peinture, puis par la suite, l'art d'écrire, et plus précisément, la poésie. Le premier message que je souhaitais faire passer au lecteur concernait la possibilité de combler le manque résultant d'une dépendance par la pratique de l'art. De même qu'un musicien pourrait évacuer sa souffrance à travers la musique, Monica tentait de remplacer son amour pour l'As de Pique par sa passion pour l'écriture. Le narrateur l'incitait d'ailleurs à écrire d'elle-même et à ne pas se laisser influencer par l'écriture de l'As de Pique : « *Vous devriez être meilleure que lui* ». Autrement dit, le narrateur l'incite à écrire lorsqu'elle est sobre, démontrant ainsi que ses capacités ne seraient pas mises à l'épreuve, mais au contraire, valorisées. De plus, Monica avait précédemment parlé du fait qu'elle ne peignait plus depuis qu'elle fréquentait l'As de Pique. A travers cela, je souhaitais mettre en évidence le fait qu'une dépendance puisse être un obstacle aux projets artistiques.

Le second message que je voulais transmettre était que l'art s'avère être une échappatoire bénéfique, contrairement à l'addiction, qui résulte d'un moyen destructeur de fuir la douleur. Le narrateur a par ailleurs, évoqué la fuite de la vie par le terme « anesthésiant ». Je souhaitais démontrer que

l'art, contrairement aux anesthésiants, ne menait pas à l'autodestruction. De même, l'art ne se détruit pas : bien que le narrateur puisse douter de la sobriété de Monica durant l'écriture de certains de ses poèmes, il ne portera pas de jugement sur ces derniers.

Pour intégrer la passion de Monica à la nouvelle, j'ai écrit les poèmes au fur et à mesure du récit, lorsque le fil de l'histoire le permettait. Parfois, lorsque je manquais d'inspiration, il m'arrivait de lire quelques poèmes avant d'écrire. Je me rendais alors sur le site internet : bonjourpoesie.fr ; cette plateforme permet notamment de lire de la poésie en rapport avec un thème choisi par l'utilisateur, ou de consulter un poème déterminé de manière aléatoire par l'application.

C'est au cours de l'écriture de ces poèmes que le titre de la nouvelle m'est venu : Monica explique au narrateur qu'il lui arrive de s'endormir durant ses créations, aux côtés de l'As de Pique, entre deux vers. A travers ce titre, je désirais établir un lien entre le thème prétendu de la nouvelle et le réel sujet de l'histoire. J'ai alors pensé aux homophones « vers » et « verre » : « Entre deux vers » aurait ainsi pu s'écrire « Entre deux verres ».

De par son amour pour l'écriture, Monica devait selon moi être un personnage atypique évoluant dans un univers poétique. Dès son premier discours, j'ai alors décidé de lui associer un langage assez soutenu, des termes très expressifs, des comportements excessifs, une réflexion brouillée et abstraite, une attitude exagérée et lunatique. Je souhaitais qu'elle soit perçue comme la personnification d'une œuvre artistique rappelant le romantisme, de par ses discours à la fois énigmatiques et narcissiques : Monica ne parle que d'elle et pourtant, le lecteur n'a que très peu d'informations sur sa vie. J'ai alors centré ses discours sur les émotions et les sentiments qu'elle éprouve. Monica aura aussi tendance à passer par le biais de métaphores pour exprimer ce qu'elle ressent, notamment à l'égard de la vie, de l'amour et de la dépression. Les comparaisons qui reviendront souvent durant de la nouvelle sont alors les métaphores du bateau et du jeu. Le bateau est pour Monica, le cours de la vie, traversant des horizons sublimes lorsqu'elle se sent euphorique, et des paysages sombres et pluvieux lorsqu'elle vit des épisodes désagréables, ou passe d'un état d'ivresse à la sobriété. Le jeu de cartes est également une métaphore de la vie, lorsque Monica remet en question son existence en admettant « avoir toutes les cartes en main mais ne plus savoir comment jouer ». L'As de Pique est quant à lui intégré à ce jeu de cartes, tel un personnage néfaste. En effet, au XVII^{ème} siècle, l'As de Pique avait une connotation plutôt pessimiste puisque ce syntagme désignait une personne maladroite ou au comportement ridicule. J'ai souhaité poursuivre cette vision pessimiste de l'As de Pique en l'intégrant à mon récit en tant que personnage malveillant. A travers la métaphore du jeu que Mo-

nica expose au narrateur, l'As de Pique est perçu comme une carte périlleuse, symbole de l'hypocrisie : Il prétend être l'allié de Monica alors qu'il est son principal ennemi. De même, l'addiction prend de plus en plus d'ampleur dans la vie de Monica, jusqu'à la mettre en danger. Pourtant, elle ne peut se passer de l'arme qui la tue à petit feu.

Aussi, la musique est relativement présente au sein des passions de Monica puisque, dès son premier monologue, la jeune femme compare les émotions qu'elle éprouve à un orchestre musical absorbant chaque élément de sa vie. Par la suite, la création musicale accompagnera les récitations de Monica. De ce fait, j'ai souhaité donner une place contextuelle à la musique, d'un point de vue métaphorique lorsqu'elle constitue le décor ou l'orchestre de la vie de Monica et d'un point de vue concret lorsqu'elle est jouée en arrière-plan, lors des récitations de la jeune fille. J'ai voulu intégrer à la personnalité de Monica ce besoin régulier de poser des mots sur son spectre d'émotions, remettant sans cesse en question sa vision de la vie et de l'amour. Cela me permettait d'autant plus de solidifier ce lien entre le personnage de Monica et son expression artistique.

Durant certains passages du récit, j'ai donné à Monica la faculté de dissocier et d'imaginer une autre Monica, tantôt blâmée pour ses actes malveillants (notamment pendant l'enfance de la jeune fille) et tantôt admirée pour sa force et sa réticence à l'As de Pique. Cela permettait à la fois de mettre en avant les difficultés psychologiques induites par l'addiction, d'établir un motif construit durant son enfance (traumatismes, perturbations dues à l'absence de figure paternelle) et d'évoquer la dissociation qui divise le soi en deux esprits distincts dont les traits de personnalité n'auraient pas fusionné.

2.2. Le narrateur s'inclut dans un univers poétique

Afin de garder un esprit poétique dans la narration et d'accentuer la réceptivité du psychologue à la poésie de Monica, je souhaitais établir un rapport de proximité entre le narrateur et la poésie. Je devais donc veiller à ce que mon style d'écriture soit plutôt soutenu et à ce que le vocabulaire employé soit ample et varié. La première difficulté à laquelle j'ai fait face concernait la fluidité du récit. J'avais tendance à effectuer beaucoup de répétitions, à écrire des phrases trop longues et à utiliser des tournures grammaticales maladroites, ce qui compromettait la compréhension du récit. J'ai privilégié l'utilisation du plus-que-parfait car selon moi, ce temps rendait la narration plus fluide. De plus,

puisque l'histoire était censée se dérouler treize ans avant son écriture, cela me paraissait plus cohérent. Afin d'enrichir mon vocabulaire et de parer à ma difficulté de narration, je me rendais régulièrement sur des dictionnaires en ligne permettant de trouver des synonymes aux mots que j'employais de manière abusive. Je me suis également résolue à réduire, voire à bannir l'usage de « mots parasites » tels que : « souci », « force », « impact » ou encore le verbe « dire » qui peut être remplacé par des synonymes plus complets. J'ai ensuite amélioré mon utilisation de la ponctuation afin d'éviter les phrases lourdes, longues et les tournures maladroitement.

Afin d'intégrer le narrateur à cet univers poétique, j'ai employé des procédés stylistiques : anaphores, métaphores, hyperboles, notamment lors des rétrospections du personnage. Pour étoffer le cheminement du récit, j'ai fait en sorte que certaines phrases reviennent régulièrement, comme si elles étaient propres au langage des personnages de la nouvelle : « *Monica, tout en harmonie* », « *Parfois, quand les gens écrivent, c'est qu'ils ne vont pas bien* », Ou encore la conclusion répétitive des lettres de Monica : « *Avec mes sentiments les plus lourds, mes larmes les plus sincères et l'envie la plus profonde que leur amertume cesse un jour, l'envie la plus profonde qu'elles sèchent un jour.* » Certaines métaphores sont également récurrentes :

- la comparaison de l'astrologie à la vie
- la culpabilité que le narrateur décrit comme un bagage que le voyageur (tout être humain), transporte avec lui
- le bateau qui est cette fois assimilé au corps humain, le capitaine conduisant ce bateau étant une métaphore de l'âme et la trajectoire qu'il effectue dépendant de la personnalité de chacun.

Le narrateur se pose aussi beaucoup de questions sur le monde, la vie après la mort, les procédés chimiques impliqués dans l'amour.

Durant la rédaction de la nouvelle, je désirais mettre les émotions et les sens des personnages au premier plan, notamment le sens de l'ouïe. D'abord, j'ai pu intégrer à mon récit des figures de sonorités telles que des assonances, des allitérations ou des suites de phrases se rattachant par des sonorités communes : « *L'harmonica me fait peur. Aucune logique, sans harmonie. [...] Au fait, je m'appelle Monica.* », « *Monica, tout en harmonie* », « *Et là, Hélas, Elle avait la sensation [...]* »

Une fois de plus, ma difficulté était de valoriser l'emploi de ces procédés sans que le récit soit altéré par des phrases lourdes et répétitives. Par la suite, j'ai alors préféré supprimer certains passages où les sonorités semblaient redondantes. Par exemple, je peux citer le passage dans lequel le narrateur

évoque l'absence du père de Monica : Au cours de ma première version, j'avais rapproché les termes « repère », « père », « repère paternel ». J'ai par la suite abandonné l'emploi de ces sonorités récurrentes.

Ensuite, j'ai choisi de rendre le narrateur synesthète. Il mêle ainsi le sens de l'ouïe à d'autres sens tels que le toucher, l'odorat ou le goût, comparant la musique qu'il entend à des saveurs, des fragrances ou à des tissus. Pour peaufiner ces passages, je me suis inspirée des descriptions de la synesthésie et de l'eidétisme par Christel Petitcollin, dans son œuvre *Je pense trop*, notamment durant le passage où le piano est comparé à de la dentelle tricotée.

Le narrateur percevra à son tour Monica comme la personnification d'une œuvre d'art, rappelant au lecteur son esthétique, sa beauté, son parfum, « *la manière dont elle embrasse chaque syllabe* », son prénom harmonieux. Pour étoffer les descriptions se rapportant au personnage de Monica, je me suis inspirée des méthodes d'écriture de Marguerite Duras, et particulièrement de *L'Amant*. C'est alors à travers les perceptions du narrateur, que j'ai souhaité mettre en avant son rapport à l'art et le fait qu'il s'inscrive dans un univers musical et poétique, selon le langage qu'il emploie.

Il est d'ailleurs possible d'imaginer que la métaphore de l'As de Pique pour parler de l'addiction ait directement été imaginée par le personnage du narrateur durant son récit. Ainsi, cette possibilité impliquerait le fait que les discours de Monica aient été reformulés par le narrateur, de manière à ce que les termes se rapportant à l'addiction soient remplacés et personnifiés selon la vie amoureuse du personnage principal.

3. Entre fiction et réalisme

Cette troisième partie sera dédiée à la crédibilité et à la vraisemblance du récit. Je parlerai d'abord de la cohérence des faits de mon récit, selon les éléments contextuels de la nouvelle, les aspects relationnels des personnages et la double problématique de l'histoire. Ensuite, j'expliquerai de quelle manière le personnage du narrateur a été imaginé et rendu crédible. J'évoquerai à la fin de cette partie les différents mécanismes qui m'ont permis d'élaborer les caractéristiques des personnages de la nouvelle.

3.1. La cohérence du récit demande une attention particulière

Bien qu'il s'agisse d'une fiction, je souhaitais que mon récit donne l'illusion d'être réaliste. Je me suis donc assurée que les faits évoqués soient crédibles et cohérents, dans un premier temps, selon leur contexte spatio-temporel. J'ai ainsi pu prendre en compte l'âge des personnages, le contexte et l'environnement dans lequel ils évoluent, spécifiquement lors des passages où Monica évoque des souvenirs de son enfance. La musique qu'elle dit écouter, l'environnement qu'elle décrit et le contenu de ses paroles devaient concorder avec l'époque de ses souvenirs. Pour ne pas commettre d'anachronisme, j'ai accordé une attention particulière aux périodes citées et j'ai vérifié à plusieurs reprises que les éléments et concepts décrits existaient véritablement aux époques évoquées. De même, j'ai porté mon attention sur les lieux assignés aux personnages. J'ai par exemple fait coïncider le désir du narrateur de vivre à la campagne avec son attrait pour les balades dans les parcs, ou encore son déménagement en retrait de la ville avec le fait qu'il emprunte les transports en commun pour des trajets assez conséquents.

Ensuite, j'exigeais que les événements, activités et relations des personnages restent crédibles malgré les contraintes que je m'étais imposées. Je gardais à l'esprit ma volonté de persuader le lecteur de la vraisemblance des faits. La première faiblesse à laquelle j'ai dû remédier était le manque de connaissance sur certains sujets de ma nouvelle, notamment les relations entre le psychologue et ses patients.

J'ai préféré attribuer au narrateur la profession de psychologue plutôt que de psychiatre parce que je souhaitais que les consultations de Monica s'établissent dans un cadre moins strict sur le plan médical. Le psychiatre étant avant tout un médecin, il aurait par exemple, prescrit des médicaments à

Monica et le dialogue aurait plutôt été centré sur une vision pragmatique et scientifique de l'addiction. De ce fait, si le narrateur avait été psychiatre, des informations sur les traitements médicaux de Monica et sur le réel motif des consultations auraient été plus susceptibles d'être données, dévoilant ainsi des indices supplémentaires sur la réelle identité de l'As de Pique. De plus, j'ai associé au personnage du narrateur un intérêt flagrant pour le surnaturel, le paranormal et des idées souvent opposées à la science. Il se questionne également sur les mécanismes de la pensée, ce qui peut laisser penser qu'il détient un rôle de chercheur en plus de ses consultations professionnelles. Le profil qui lui correspondait le mieux était donc celui du psychologue. J'ai ensuite pu me documenter afin de m'informer davantage sur les relations entre le psychologue et ses patients. Les questions auxquelles je devais répondre étaient notamment : quelles sont les limites du lien psychologue – patient ? Comment Monica a-t-elle obtenu les coordonnées du narrateur ? Le patient peut-il avoir connaissance de l'adresse postale de son psychologue ? Cette problématique relevant du droit privé, je me suis finalement interrogée sur le lieu des entretiens : le psychologue peut-il exercer directement à son domicile ? Cela pouvait selon moi, expliquer le fait que le narrateur reçoive les lettres de Monica chez lui. Par la suite, j'ai préféré garder une certaine distance entre le narrateur et Monica, ce qui explique la conservation du vouvoiement pour les deux personnages, tout au long de la nouvelle.

Afin d'écrire le passage relatif à la rencontre de Monica et du narrateur lors de la fameuse soirée au « Music'Hall », je me suis posée la question suivante : le psychologue est-il autorisé à inviter son patient à un quelconque évènement dans un but thérapeutique ? Les réponses étant assez controversées, j'ai finalement préféré que les personnages se retrouvent par hasard, au cours de cette soirée, plutôt que ce soit le narrateur qui invite Monica à y participer. Enfin, j'ai pu lire des témoignages anonymes sur des forums en ligne ou encore visionner des témoignages de personnes concernées par l'alcoolisme sur les réseaux sociaux et plus spécifiquement sur YouTube, afin de mieux comprendre le déroulement d'une consultation en psychologie pour un motif de dépendance. Pour justifier les écrits du narrateur et éviter que ces derniers ne portent atteinte au secret professionnel, j'ai imaginé que la complicité entre Vivianne et le narrateur à la fin de la nouvelle ait donné lieu à un accord de Vivianne pour la publication du récit par le psychologue en mémoire de Monica.

Le second sujet sur lequel je manquais de connaissances était le monde de l'édition. Dans la première version de ma nouvelle, Monica devait, suite à sa rencontre avec Charles, l'éditeur, signer un contrat qui mènerait à la publication de ses poèmes dans un recueil. Cependant, il était naïf de croire que le personnage principal allait être publié après avoir fait lire, quelques poèmes seulement, à

Charles qui était présent lors de sa récitation. La probabilité de cet événement étant faible, j'ai finalement choisi de prévoir une rencontre entre Charles et Monica, sans parler de possibilité de signer de contrat d'édition.

Enfin, pour que le récit soit cohérent vis-à-vis de la double identité de l'As de Pique, il fallait que les faits de la nouvelle concordent avec l'addiction, mais aussi avec le thème des relations conjugales. Afin d'éviter les incohérences, j'effectuais deux relectures pour chaque passage de ma nouvelle. Pour la première, je considérais l'As de Pique comme une métaphore de l'alcoolisme et pour la seconde, je me persuadais du fait qu'il était bel et bien l'amant de Monica. Par exemple, lorsque Monica évoque sa rencontre avec James dans un groupe de discussion, elle explique que les parents de ce dernier ont vécu une situation semblable à celle engendrée par l'As de Pique. Les parents de James auraient donc pu souffrir d'addictions comme être victimes de violences conjugales.

La caractéristique commune aux deux situations est l'emprise exercée sur un individu. C'est autour de cet aspect que j'ai comparé la dépendance à une substance à l'influence néfaste d'une personne. Les dégâts psychologiques induits par l'addiction peuvent être aussi importants que ceux engendrés par l'emprise humaine. Je me suis alors questionnée sur les solutions de prise en charge dans les deux cas évoqués, afin de trouver une réponse commune. En me documentant, j'ai pu remarquer que l'addictologie ne concernait pas seulement la dépendance aux substances, mais que des patients étaient aussi régulièrement pris en charge pour « dépendance conjugale » ou suite à des violences effectuées par leur partenaire. En fait, l'incapacité à se détacher d'une personne ou d'un objet pouvant conduire le sujet à commettre des comportements dangereux est considérée comme une forme d'addiction. A la fin de ma nouvelle, j'ai alors évoqué la possibilité pour Monica de suivre des consultations en addictologie afin de mettre en avant une solution crédible pour les deux situations. En réalité, Monica devait se rendre en cure de désintoxication. J'ai finalement choisi de faire mourir le personnage principal avant que cette cure ne puisse avoir lieu afin de ne pas dévaloriser la cure de désintoxication. Si Monica était morte lors d'une rechute, après sa cure, cela décrédibiliserait l'efficacité de cette solution qui est pourtant la plus radicale en terme de sevrage.

3.2. Le narrateur donne l'illusion d'exister

Lorsque j'ai imaginé le personnage du narrateur, je lui ai attribué des caractéristiques opposées à ma personnalité, afin de conserver la distance entre mon récit et moi-même. Le narrateur est donc un homme septuagénaire au moment où il rédige son journal et sexagénaire lorsque les faits ont lieu. Au cours de sa jeunesse, il a accompli un mariage passionné et un parcours professionnel convenable

avant de fonder une famille. J'ai pu m'inspirer de personnes de mon entourage qui détenaient ces mêmes caractéristiques, ce qui explique la caricature de certains traits de personnalité du narrateur : il consacre de longues réflexions à des sujets plutôt banals, manque parfois de patience, se montre fier et orgueilleux, notamment lorsqu'il assure ne pas avoir de préoccupations personnelles, mais finit par se confier au lecteur. Il est aussi facilement contrarié par des choses sans importance (le désordre de Valérie, les tics de langage de Tania, les appels téléphoniques, la lenteur des passants dans la rue...) et a tendance à s'exprimer de manière redondante sur les sujets qui le préoccupent : principalement sa vie de famille, sa vision de l'amour et ses analyses psychologiques.

Pour que le narrateur conserve le même langage, le même caractère et les mêmes intérêts durant tout le récit, je me suis dans un premier temps, persuadée de son existence. J'ai de ce fait, visualisé une représentation physique de ce personnage et j'imaginai le son de sa voix au rythme de ma rédaction. Durant la rédaction de la nouvelle, j'interprétais son rôle à travers la narration comme si je m'étais glissée dans la peau de cet homme. Il m'arrivait même parfois, à la suite de mes séances de rédaction, de rêver de la vie de famille de ce personnage. Afin de rendre crédible l'instinct paternel de ce dernier et la relation mère-fille de Vivianne et Monica, je me suis inspirée de certaines œuvres littéraires relatives au lien parent-enfant. Je peux par exemple citer *Future – Ressources pour une vie triomphante*, œuvre dans laquelle Wallis Lau écrit à sa future fille et lui expose le sujet de la place de la femme dans la société, ou encore *Amy, ma fille* de Mitch Winehouse, biographie au cours de laquelle la vie de l'artiste Amy Winehouse est décrite par son père, évoquant ainsi les contraintes et les problématiques de l'addiction.

L'objectif étant de faire du narrateur un personnage crédible, tout en assurant un sentiment d'affection de la part du lecteur à son égard, je lui ai assigné des centres d'intérêt, des passions, des mentors, des convictions et des inspirations. Il évoque ainsi, à différentes reprises, son attrait pour l'art et particulièrement pour l'abstrait et les œuvres de Vassily Kandinsky, cite les lois de la théorie de la relativité du temps d'Albert Einstein ou encore témoigne de son intérêt pour la philosophie de Blaise Pascal. Le fait d'attribuer des passions et des connaissances au personnage du narrateur me permettait de le rendre plus réaliste et par la même occasion, de rendre la narration plus spontanée. De plus, le fait qu'il se confie régulièrement sur sa vie personnelle et sur son quotidien pouvait selon moi, créer une certaine proximité avec le lecteur, incitant ce dernier à s'attacher au personnage et à poursuivre sa lecture.

En imaginant ce personnage, ma principale difficulté était de fixer des limites à ses confidences. En effet, j'avais parfois tendance, à travers les discours du narrateur, à donner un excès d'informations

pouvant par exemple, renseigner le lecteur sur sa potentielle profession. Afin de ne pas influencer le lecteur, j'ai dû écourter certains passages relatifs aux rétrospections. Cette problématique m'a alors fait prendre conscience de la complexité de parler de soi, sans parler de son métier.

3.3. La crédibilité des personnages est essentielle

J'ai imaginé les personnages au fil de ma rédaction et je me suis retrouvée confrontée à différents obstacles concernant leur crédibilité.

La première problématique que j'ai rencontrée était celle du langage des personnages. En effet, je souhaitais assigner à chaque personnage une manière différente de parler : le narrateur pouvait alors s'exprimer d'une manière plutôt soutenue, tandis que Tania, Valérie et Cécile avaient un langage plus familier. Monica communiquait de son côté à travers une sémantique et un vocabulaire travaillés, passant par le biais de métaphores ou préférant l'utilisation de termes neutres afin de conserver une part de mystère. Vivianne abordait quant à elle, des tournures de phrase plus expressives. Ma difficulté était de conserver un langage déterminé pour un même personnage tout au long du récit. Il m'arrivait souvent, de manière mécanique, d'attribuer à l'ensemble des personnages, le langage du narrateur. A la suite de ces remarques, j'ai pu corriger certains dialogues.

Ensuite, j'ai pu constater qu'à différentes reprises, les paroles d'un même personnage se contredisaient, ce qui avait pour conséquence de décrédibiliser le récit. Après une réflexion lucide sur les passages concernés, j'ai pu déterminer la cause de ces maladroites et de ces contradictions récurrentes : l'influence des personnes de mon entourage. En effet, j'avais souvent tendance à m'inspirer des discours des personnes que je fréquentais pour nourrir les dialogues de mon récit. J'ai fini par assimiler les personnages principaux de ma nouvelle à certains de leurs traits de personnalité. De ce fait, lorsque les personnes de mon entourage tenaient des discours opposés à ce qu'ils avaient précédemment énoncé, ou encore lorsque leurs thèses se contredisaient, cela avait des répercussions sur les dialogues que j'écrivais. Je peux par exemple citer l'opposition entre la recherche du plaisir et la fuite de la douleur : dans la première version de ma nouvelle, Monica prenait parti pour l'un ou pour l'autre selon la période où j'écrivais ses discours. Le narrateur se contredisait également sur les sujets du contrôle des émotions et de sa vision de la vie après la mort. De plus, certaines de ses paroles semblaient incompatibles avec sa profession, il prétendait notamment ne pas comprendre l'emprise

de l'As de Pique sur Monica ou se montrait trop sarcastique avec ses filles, comportement qui s'apparentait presque au jugement. J'ai modifié ces formes d'incohérence, malgré le fait que le sarcasme du narrateur envers ses filles soit toujours présent dans la nouvelle.

Durant ma rédaction, je me suis souvent posé la question de l'identité des personnages. J'ai d'abord pensé que mettre un nom sur les personnages dès leur apparition dans le récit renforcerait leur crédibilité. Finalement, je me suis aperçue du fait que nommer systématiquement les personnages compromettrait le cheminement du récit. J'ai alors dévoilé l'identité des personnages seulement lorsque la compréhension du récit nécessitait qu'ils soient nommés. Ainsi, le narrateur ne dévoilera ni l'identité de sa femme, ni le nom de famille de Monica. En ce qui concerne l'identité du narrateur, c'est Vivianne qui prononcera son nom pour la première fois lors d'un appel téléphonique. A travers le fait que Vivianne connaisse le nom du narrateur, je souhaitais faire douter le lecteur sur la nature de leur relation.

Au début de la nouvelle, j'ai pu intégrer un second personnage portant le nom de Monica parce que je souhaitais expliquer le fait que le narrateur soit aussi réceptif à la prononciation de ce prénom, comme par exemple lorsqu'il affirme : « *Monica. Ce prénom résonnait dans mon esprit. Monica, tout en harmonie.* »

Enfin, l'une de mes difficultés était de rendre le rôle et l'histoire des personnages crédibles sans tomber dans les stéréotypes. Je peux par exemple évoquer le personnage de Mathilde : je souhaitais qu'elle ait le rôle de l'enfant innocent, rappelant de manière spontanée au narrateur le réel motif des lettres de Monica. Je refusais de caricaturer ce personnage en lui attribuant un langage et un vocabulaire enfantins. J'ai finalement limité les manifestations du personnage de Mathilde dans le récit. De même, j'avais tendance à caricaturer l'enfance de Monica en insistant sur l'absence de son père. Dans la première version de ma nouvelle, le personnage de François ne figurait pas dans le récit. C'était alors le père de Monica qui se disputait avec Vivianne et il avait par la suite, disparu de la vie des deux femmes sans donner de nouvelles. Non seulement ce scénario manquait de crédibilité, puisqu'il paraissait tout de même étrange que Monica n'ait jamais repris contact avec son père, mais cela s'apparentait également au stéréotype de la jeune fille bouleversée par le départ de son père lorsqu'elle était enfant. J'ai finalement préféré que Monica n'ait jamais véritablement connu son père, conduisant ainsi le lecteur vers une nouvelle hypothèse : celle de la paternité du narrateur.

4. La relation entre la narration et le lecteur

Durant cette dernière partie, j'évoquerai les procédés qui ont mené à l'intégration du lecteur au récit, par le narrateur. Je parlerai ensuite de ma volonté d'induire le lecteur en erreur. Enfin, j'expliquerai en quoi la seconde lecture sera perçue différemment de la première, dans le cas où la nouvelle serait lue à deux reprises par un même lecteur.

4.1. Le lecteur est intégré au récit

A deux reprises, j'ai assimilé le personnage de Valérie à une potentielle lectrice du journal du narrateur. Ainsi, ce dernier s'adresse directement à sa fille au cours de son récit. Ce discours personnel apparaît une première fois lorsque Valérie oublie l'anniversaire de son père. Le narrateur exprime alors son mécontentement. Un second discours figurera au cours du récit, et plus précisément lors de la remise en question du narrateur à propos de l'éducation de ses filles. Il choisira de s'excuser auprès de Valérie. Je me suis alors inspirée de l'œuvre *Un roman russe* d'Emmanuel Carrère, et particulièrement du passage durant lequel l'auteur s'adresse directement à son amante, Sophie. J'ai trouvé que l'inclusion d'un discours personnel envers un personnage de l'histoire pouvait renforcer la crédibilité du récit mais aussi poursuivre l'intonation humoristique du narrateur, lors des passages où il se moque de sa fille. J'ai voulu créer une forme d'attachement du lecteur aux personnages afin de faciliter son intérêt pour l'histoire. Selon moi, ce procédé contribuait à provoquer ce lien d'attachement. Le lecteur est en effet divertie par le rapport intime des personnages, a l'impression d'être au cœur d'un conflit familial et d'assister à une discussion parallèle au récit. De plus, il en apprend davantage sur le comportement et l'histoire des personnages, ce qui le conduit à s'y attacher.

J'ai ensuite veillé à ce que les personnages diffèrent les uns des autres en fonction de leur caractère et leurs actions, afin de faciliter l'identification du lecteur. Ce dernier découvrant, au fur et à mesure du récit, un spectre de personnalités différentes, il est plus susceptible de s'identifier à l'une d'entre elles et donc, de s'y attacher. Même si les descriptions des personnages se font rares, j'ai pu inscrire des indices à propos de leurs traits de caractère dans la narration, et plus particulièrement lors du passage où le narrateur évoque les différentes trajectoires que les bateaux de chaque personnage auraient pu prendre. Le narrateur est présenté comme un homme minutieux, curieux, avide de savoir et intransigeant sur certains sujets, notamment en ce qui concerne l'éducation de ses filles. Monica est perçue comme une jeune fille rêveuse, à la fois sensible et déterminée, ambitieuse, en demande d'amour et

de soutien. Valérie est décrite comme une « éternelle adolescente », tandis que Tania et Cécile sont considérées par le narrateur comme des jeunes femmes indépendantes et dynamiques bien que le narrateur évoque leur différence de caractère sans donner plus de précisions. L'attribution de ces caractéristiques opposées d'un personnage à un autre permet au lecteur de mieux cerner les rôles de chacun et de s'attacher aux caractères qui lui paraissent familiers. Les descriptions étant brèves, cela donne plus de liberté à l'imagination du lecteur et plus de chance pour qu'il reconnaisse des traits de caractère familiers à travers ces personnages.

Enfin, j'ai souhaité approfondir ce possible attachement du lecteur en prenant ce dernier en considération : à plusieurs reprises, le narrateur s'adresse directement à lui en employant le pronom « vous ». Le lecteur est ainsi convié à s'interroger sur les sujets évoqués par le narrateur, notamment lors de ses rétrospections. Mon objectif était d'inviter le lecteur à se questionner à son tour, sur l'astronomie, les conflits familiaux, la vie après la mort, les relations amoureuses. En quelque sorte, il s'agissait de provoquer une forme de discussion dans l'esprit du lecteur, à partir des points de vue du narrateur. Par la suite, le lecteur sera amené à repenser à ces questionnements au cours de sa vie quotidienne, ce qui pourra renforcer son intérêt pour la nouvelle.

A partir de cette intégration du lecteur au récit et de l'utilisation du pronom « vous », je me suis posé les questions suivantes : le lecteur peut-il être considéré comme un personnage ? A qui était dédié le journal du narrateur ? J'ai finalement imaginé l'hypothèse suivante : le narrateur aurait souhaité laisser une trace de son écrit, impliquant le futur lecteur dans sa narration. Je pense que dans ce cas, le lecteur n'est pas considéré comme un personnage mais que son implication dans le récit reflète le désir du narrateur de veiller à ce que chaque personne étant susceptible de lire son journal se sente concernée par l'histoire de Monica, puisqu'elle a été pour lui une préoccupation majeure durant cette partie de sa vie. Etant fasciné par la jeune fille et profondément bouleversé par son histoire, il a souhaité impliquer ses lecteurs dans la narration de cette succession d'évènements tragiques, afin qu'ils puissent être émus à leur tour.

4.2. L'écriture de la nouvelle présente une volonté de tromper le lecteur

Comme je l'ai expliqué auparavant, l'un de mes principaux objectifs était la personnification de l'addiction. J'ai donc amené le lecteur à penser que l'histoire faisait référence à la dépendance,

voire la violence conjugale. L'As de Pique est ainsi perçu comme un personnage manipulateur, violent et narcissique, interprétant le rôle de l'amant de Monica. Sa véritable identité, c'est-à-dire la personification de l'alcoolisme, ne sera révélée qu'à la fin de la nouvelle. Cette double problématique m'a alors amenée à me renseigner non seulement sur le sujet de l'addiction, mais aussi sur la dépendance conjugale, ce qui m'a permis de constater que le secteur hospitalier de l'addictologie pouvait répondre aux deux situations

Dans ce même objectif de faire douter le lecteur, j'ai choisi de mettre en avant d'autres aspects pouvant porter à confusion. Ces ambiguïtés concernent la relation entre Monica et le narrateur. J'ai d'abord voulu guider le lecteur vers une potentielle romance entre les deux personnages, à travers le fait que le narrateur complimente à plusieurs reprises et de manière exagérée le prénom, l'apparence, le talent et le comportement de Monica. Les nombreuses rencontres entre les deux personnages durant l'absence de la femme du narrateur pourraient laisser penser que ce dernier avait l'intention de s'isoler afin de cacher ses entrevues avec Monica. De plus, la situation de Monica est devenue petit à petit la préoccupation principale du narrateur lors de ses rétrospections, ce qui amène le lecteur à croire que le narrateur pourrait être séduit par la jeune femme. Monica de son côté, pourrait être perçue comme une femme amoureuse au caractère fort et affirmé, repoussant les avances présumées du narrateur, comme par exemple, lorsqu'elle le traite de pervers au cours d'une consultation.

Ensuite, j'ai voulu suggérer la possibilité d'une relation père-fille entre les deux personnages. N'ayant jamais connu son père biologique, Monica a tendance à imaginer que tout homme de plus de cinquante ans pourrait l'être. De plus, le narrateur compare Monica à sa fille Valérie de manière récurrente. Vivianne est le premier personnage à poser un nom sur l'identité du narrateur, laissant penser qu'elle pourrait l'avoir personnellement connu. Elle va jusqu'à dire au narrateur : « *Vous êtes le seul à savoir l'écouter et puisque vous êtes son...* » Puis une seconde fois, insinuant qu'elle allait prononcer le mot « père » : « *Vous êtes le seul à savoir l'écouter et puisque vous êtes son p...* » Avant que son interlocuteur ne la coupe. Elle finira par révéler, à la mort de Monica : « *Vous étiez le seul à savoir l'écouter et puisque vous étiez son psy...* »

A travers cette confusion marquée par les propos de Vivianne, je souhaitais conduire le lecteur à la piste du lien père-fille entre le narrateur et Monica. Finalement, même si le lecteur apprendra par la suite que le narrateur était, en fait, le psychologue de Monica, aucune information ne démontre qu'il ne peut être son père biologique. Cette éventualité ne sera donc jamais révélée au cours de la nouvelle.

La principale difficulté que j'ai éprouvée vis-à-vis de ces ambiguïtés était le choix du moment idéal pour annoncer la véritable identité des personnages. J'ai préféré ne mentionner que très peu d'informations concernant leurs particularités physiques et de ne préciser leur identité que lorsque le récit nécessitait de poser un nom sur les personnages, afin de ne pas entrer en confrontation avec ce que je souhaitais faire croire au lecteur. Lors de la première version de ma nouvelle, j'avais choisi de révéler l'identité du narrateur au milieu du récit. J'ai finalement souhaité l'annoncer à la fin de la nouvelle. Ainsi, le lecteur obtient une réponse sur l'identité du narrateur au moment de la révélation de sa profession et par la même occasion, de la nature de sa relation avec Monica. De même, j'ai voulu révéler la véritable identité de l'As de Pique à la fin de la nouvelle, lors des derniers mots du récit.

4.3. La seconde lecture ne sera pas perçue comme la première

De par ma volonté d'induire le lecteur en erreur, une seconde lecture de cette nouvelle serait perçue différemment de la première. En effet, les événements décrits au cours de la nouvelle prendraient un sens différent dans l'esprit d'un lecteur connaissant déjà la problématique réelle du récit. A travers les discours de Monica, les indices faisant référence à l'identité de l'As de Pique paraîtraient évidents. Je peux par exemple citer les conversations au cours desquelles Monica évoque sa dépendance, son manque de lucidité ou encore son euphorie en présence de l'As de Pique. De même, la métaphore du bateau pourrait devenir plus concrète : Monica s'endort « dans les bras de l'As de Pique » qui l'accompagne dans un voyage exaltant, mais lors de son réveil, elle réalise que les sensations de la veille n'étaient qu'illusion. Elle passe alors d'un état d'ivresse à une phase de prise de conscience.

J'ai voulu associer au personnage de Monica un cycle répétitif constitué de quatre étapes. J'ai veillé à ce que ce cycle soit valable à la fois pour le cas de la dépendance amoureuse et pour le cas de l'alcoolisme, ce qui explique l'absence de description de certains symptômes primaires tels que les crises de manque. D'abord, j'ai choisi de démarrer le cycle par la phase de prise de conscience : Monica avoue être dépendante. Elle culpabilise et recherche l'aide du narrateur. Ensuite, vient l'étape du déni : Monica affirme ne plus avoir besoin de soutien et se sent déterminée à arrêter. Elle vaincra son addiction pendant une courte durée et ira jusqu'à dire que « ce n'était pas si difficile ». Elle se sent résistante et est convaincue de pouvoir repousser son addiction. Le cycle se poursuit par le manque :

Monica entre presque dans une phase de dépression. Elle pèse le pour et le contre mais finit par trouver des arguments en faveur de sa consommation. Elle se considère comme faible et craint le regard des autres. Enfin, Monica est confrontée à la récurrence : elle replonge dans son addiction. Des locutions types seront alors énoncées, telles que : « juste une dernière fois » ou « si je le voulais vraiment, j'arrêteraï. » Ce cycle peut être discerné lors d'une seconde lecture puisque le lecteur portera son attention sur les actions et les comportements de Monica vis-à-vis de l'alcoolisme.

J'ai souhaité renforcer la personnification de l'alcoolisme à travers les moments intimes que Monica dit passer avec l'As de Pique. Elle évoque ainsi des épisodes passionnels, allant de l'érotisme à la violence, comme lorsqu'elle décrit la manière dont l'As de Pique lui fait l'amour. Elle dit avoir « peur de manquer de lui », décrit la manière dont leurs bouches s'entremêlent, précise qu'elle « boit ses paroles », parle de son souffle, de sa chaleur, de « l'eau qui coule dans son gosier » et assure ne pas pouvoir lui résister, même en sachant « qu'il finira par lui faire mal ». Une fois de plus, j'ai voulu faire en sorte que ces descriptions prennent un sens totalement différent dans l'esprit d'un lecteur connaissant déjà la problématique de l'histoire. De même, les rechutes de Monica seront perçues différemment : le fait qu'elle nettoie son appartement pour ne pas laisser supposer la présence de l'As de Pique, le passage où elle devient inconsciente à la suite d'une soirée en compagnie de son amant, l'épisode décrivant son choc à la tête, les symptômes dont elle souffre (tremulations, dépression, troubles digestifs), l'altercation dans le magasin où elle travaillait, la volonté de Vivianne de « supprimer toute trace de l'As de Pique » et d'envoyer sa fille « dans un centre » ou encore l'argent de Monica qui « atterrit mystérieusement dans les poches de Monsieur. »

D'autres faits secondaires prendront également un sens nouveau, comme par exemple, le fait que Monica n'ait pas obtenu le permis de conduire, ou encore sa fascination pour l'écriture de l'As de Pique : Il s'agissait en fait, de sa manière d'écrire lorsqu'elle était ivre. J'ai souhaité inscrire dans mon récit l'influence du personnage de James qui est le réel amant de Monica. Monica se sent prête à arrêter de fréquenter l'As de Pique pour vivre une relation saine avec James, qui a lui-même fait face à l'addiction de ses parents. Pourtant, Monica va jusqu'à « tromper » son partenaire puisqu'elle retrouve régulièrement l'As de Pique. A travers ce schéma, je souhaitais mettre en évidence, d'une part, le fait que l'addiction est un sujet personnel et qu'elle ne peut en aucun cas être soignée par l'influence d'un proche si la personne concernée n'a pas elle-même la volonté de guérir, et d'autre part, le fait que certaines personnes confrontées à l'addiction préfèrent la cacher plutôt que d'avouer leur dépendance : même si Monica n'avait pas réellement de liaison avec un amant, elle trompait son partenaire en assurant ne plus consommer d'alcool. Le mensonge peut donc être considéré comme une

forme de tromperie. La peur de décevoir son entourage est également évoquée, puisque Monica se cache des autres afin de pouvoir consommer à l'abri des potentielles critiques de ses proches.

Enfin, une seconde lecture serait perçue d'une manière différente de la première en ce qui concerne le personnage du narrateur. Son parcours professionnel explique notamment ses questionnements répétitifs à propos des émotions de ses filles ou encore ses conversations intimes avec des personnes qu'il ne connaît pas. De même, ses relations familiales seraient mieux cernées lors d'une seconde lecture : à la fin de la nouvelle, le narrateur tente de trouver une réponse au comportement de Valérie et finit par remettre en cause ses méthodes éducatives, dénonçant l'injustice que sa fille a subi tandis que ses sœurs étaient considérées comme plus débrouillardes. En ayant connaissance de ces diverses remises en question, le lecteur analyserait plus en profondeur les passages faisant référence aux relations que le narrateur entretient avec chacune de ses filles, et les différents rôles qu'il leur attribue.

Conclusion

J'ai écrit la nouvelle *Entre deux vers* en fonction des objectifs que je m'étais fixés : le choix de la focalisation interne, l'inclusion de la poésie, le désir de tromper le lecteur et la personnification de l'addiction. Mes principales difficultés concernaient la crédibilité du récit, des personnages et du projet d'écriture en lui-même : afin de rendre le personnage du narrateur crédible, je me suis notamment questionnée sur l'intérêt pour lui d'écrire l'histoire de sa patiente dans un journal, tout en mêlant cette histoire à la sienne. J'ai alors supposé un profond désir de transmettre un savoir sur les dangers de l'addiction de la part du psychologue. J'ai également imaginé que la métaphore de l'As de Pique, la volonté d'intégrer une part de mystère dans le récit et l'idée de personnifier l'addiction étaient des choix émis par le narrateur. En effet, cela pouvait être une manière d'accrocher davantage le lecteur à la nouvelle et de transmettre une vision pessimiste de la dépendance en assimilant cette dernière à un personnage malveillant, violent et destructeur.

J'ai voulu mettre en place plusieurs mises en abyme dans mon récit, notamment le phénomène de « l'autofiction dans la fiction ». En effet, le personnage du narrateur écrit son propre récit, (en effectuant quelques modifications si l'on imagine que la personnification de l'addiction est une idée de sa part), à l'intérieur-même de la fiction. De même, trois perspectives s'entremêlent dans ce même récit qui contient lui-même, une histoire à double interprétation : le cas de la dépendance amoureuse et la problématique de l'alcoolisme. Le personnage de l'As de Pique est d'ailleurs concerné par ce mécanisme de mise en abyme puisqu'il est non seulement un symbole de l'addiction, mais aussi une continuité de la métaphore du jeu expliquée dans le récit : la vie est comparée à un jeu de cartes et l'As de Pique est l'adversaire le plus coriace du personnage principal, alors que ce dernier pense qu'il est son allié. Ce phénomène de « métaphore dans la métaphore » est alors également présent autour du personnage de l'As de Pique.

J'ai souhaité inclure une dimension psychologique dans le récit, d'abord en fonction de la profession du narrateur, puis selon ses rétrospections. Il accorde ainsi une grande importance aux émotions et à la chimie interne du cerveau humain. Si je devais analyser ce personnage plus en profondeur, je dirais qu'il s'agit d'un homme qui ressent un certain besoin de parler de lui après tant d'années d'écoute de ses patients. Le narrateur semble éprouver une véritable crainte de la mort puisqu'à plusieurs reprises, il tente d'expliquer le sens de la vie humaine, comparant cette dernière à un voyage en mer guidé par l'âme et se questionne régulièrement sur l'astronomie et les mystères de l'univers. Il justifie également les préoccupations humaines par la philosophie de Blaise Pascal et

voit le corps comme une contrainte de l'esprit puisque selon lui, l'âme serait enfermée dans le monde physique et ses capacités seraient restreintes par les limites du corps. Pour illustrer cela, le narrateur parle des pleurs des nouveau-nés qui s'expliqueraient selon lui par la compression de l'âme par le corps.

Je peux également poursuivre cette dimension psychologique en parlant des répercussions que j'ai souhaité que nouvelle ait sur le lecteur : à travers les rétrospections du narrateur, je désirais que le lecteur se questionne à son tour dans sa vie quotidienne afin de faciliter son attachement à l'histoire. De même, j'ai assigné aux personnages des caractéristiques et des comportements différents pour que le lecteur puisse s'identifier à leur personnalité ou qu'il reconnaisse des traits qui lui seraient éventuellement familiers. Je souhaitais également influencer sa vision de l'addiction et démontrer que cette dernière pouvait avoir de lourdes conséquences. Selon moi, plus le lecteur est attaché aux personnages et à l'histoire, plus les messages que j'ai voulu transmettre à travers le récit lui importeront.

Enfin, la rédaction de l'autocritique de ma nouvelle a joué un rôle important dans l'amélioration de mon récit et de manière plus générale, de mes compétences littéraires puisque parler de mon processus d'écriture m'aura permis de mieux comprendre mon rapport à la littérature et de mettre des mots sur les difficultés auxquelles je suis régulièrement confrontée lors de mes rédactions. De plus, c'est grâce à cette autocritique que j'ai pu effectuer les dernières corrections de ma nouvelle.

Bibliographie

Récits autobiographiques :

André Breton, *Nadja* - Paris, NRF, 1928.

Emmanuel Carrère, *Un roman russe* - Paris, P.O.L, 2007

Mitch Winehouse, *Amy, ma fille* - Traduit par Perrine Chambon, Flammarion, 2012

Romans :

Sonja Delzongle, *Boréal* - Editions Denoel, 2018

Marguerite Duras, *L'amant* - Editions de Minuit, 1984

Arthur Schnitzler, *Mademoiselle Else*, Traduit par Henri Christophe, Livre de poche, 1993

Psychologie / Développement personnel :

Virginie Grimaldi, *Il est grand temps de rallumer les étoiles*, 2019, (poche)

Wallis Lau, *Future - Ressources pour une vie triomphante*, 2021

Christel Petitcollin, *Je pense trop*, Editions Tredaniel, 2010

Don Miguel Ruiz, *Les quatre accords de Toltèques*, Traduit par Olivier Clerc, Editions Jouvence, 2005

Sitographie et témoignages :

Poésie : [Poésie française \(bonjourpoesie.fr\)](http://bonjourpoesie.fr)

Témoignages : [Témoignages \(forumaa.org\)](http://forumaa.org)

[Petit témoignage d'une femme "malade alcoolique" \(forumgratuit.org\)](http://forumgratuit.org)

[1 AN SANS ALCOOL - Pourquoi et comment j'ai arrêté de boire - YouTube](#)

[L'alcool pour se détruire, boire à en mourir - Ça commence aujourd'hui - YouTube](#)

Théories :

- *La relativité du temps* d'Albert Einstein
- *Le divertissement* selon Blaise Pascal

Art :

Vassily Kandinsky